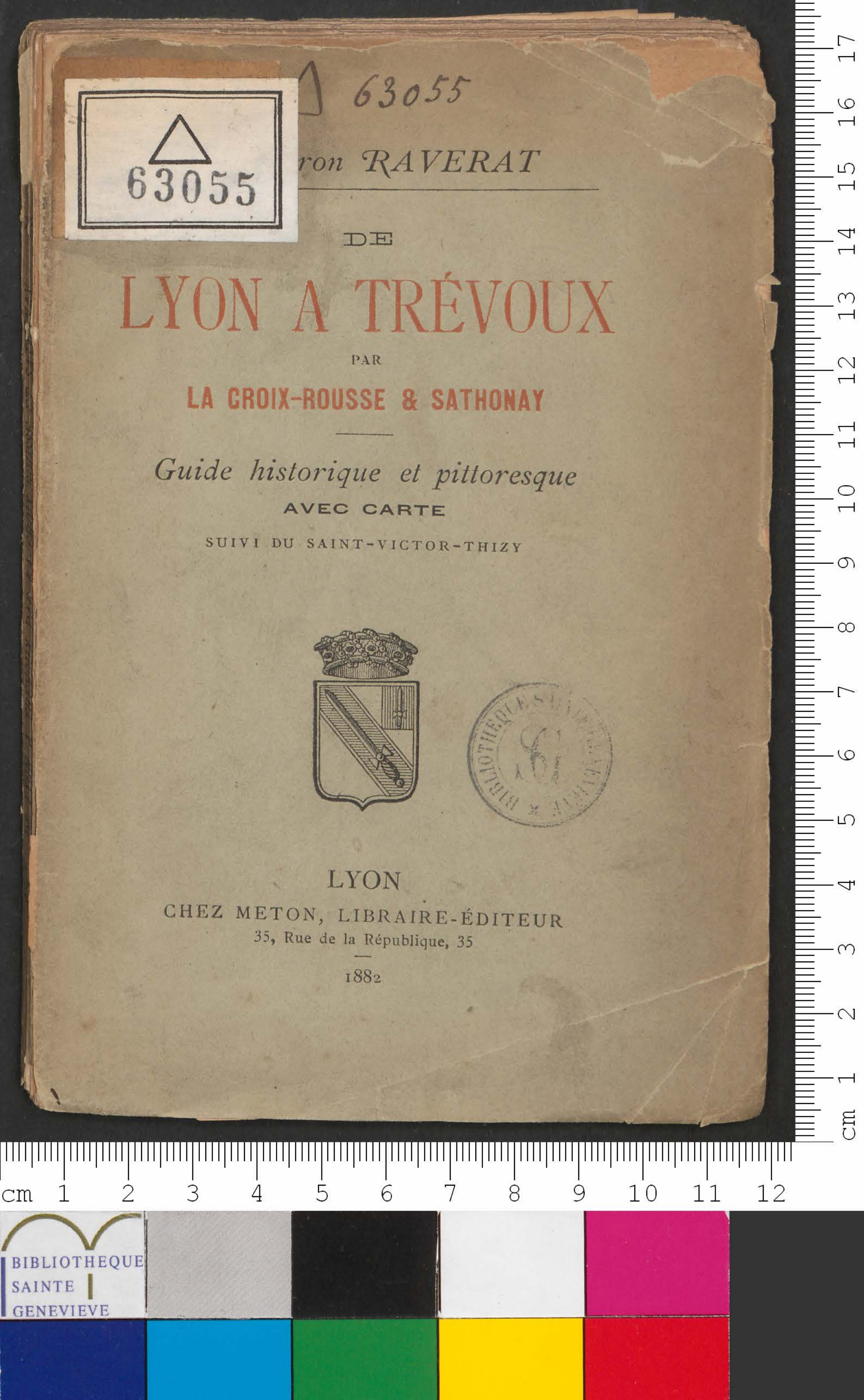
DE LYON A TRÉVOUX PAR LA CROIX-ROUSSE ET SATHONAY





...ron RAVERAT

DE

LYON A TRÉVOUX

PAR

LA CROIX-ROUSSE & SATHONAY

Guide historique et pittoresque

AVEC CARTE

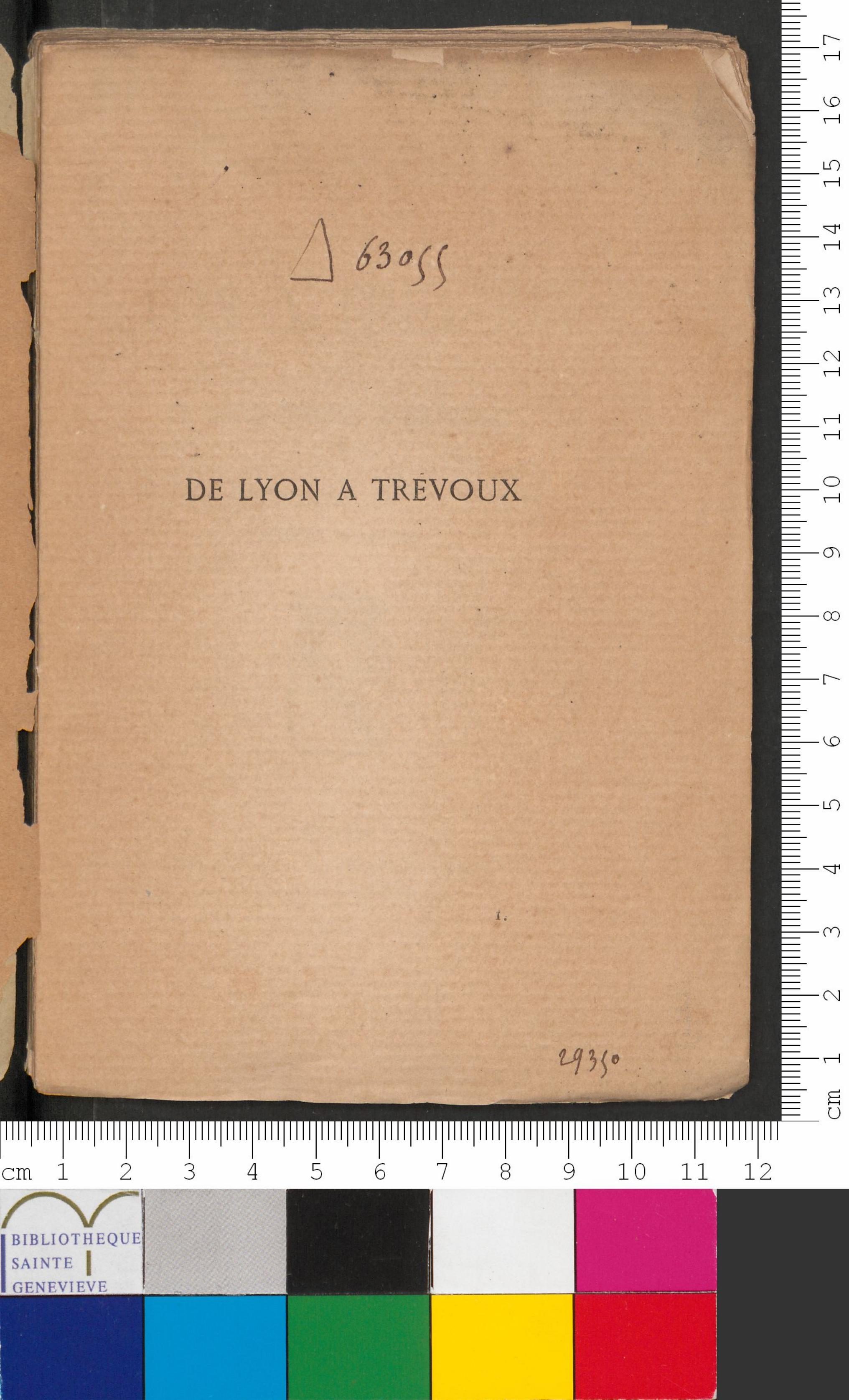
SUIVI DU SAINT-VICTOR-THIZY

LYON

CHEZ METON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, Rue de la République, 35

1882



DE LYON A TRÉVOUX

1.

Le Baron RAVERAT

DE

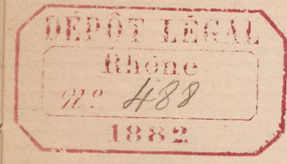
LYON A TRÉVOUX

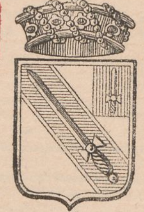
PAR

LA CROIX-ROUSSE & SATHONAY

Guide historique et pittoresque

AVEC CARTE







LYON
CHEZ METON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
35, Rue de la République, 35

1882



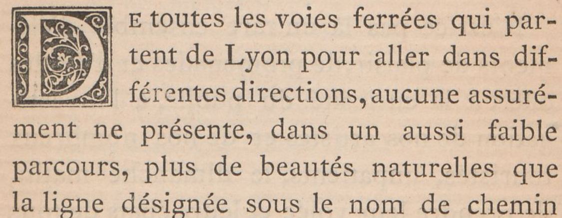
DE

LYON A TRÉVOUX

PAR

LA CROIX-ROUSSE ET SATHONAY

PRÉFACE



De toutes les voies ferrées qui partent de Lyon pour aller dans différentes directions, aucune assurément ne présente, dans un aussi faible parcours, plus de beautés naturelles que la ligne désignée sous le nom de chemin de fer du Rhône de la Croix-Rousse à Trévoux, par Sathonay.

En outre, ce nouveau railway, à l'inauguration duquel nous avons assisté le 28 mai 1882, traverse les localités les plus riches sous le rapport de l'industrie aussi bien qu'au point de vue de l'agriculture.

Où peut-on voir, en effet, une population plus laborieuse ? Où trouver de plus beaux ombrages et des sources plus fraîches ; des champs plus fertiles et mieux cultivés ? Où rencontrer des châteaux plus luxueux et des villas plus riantes ? Les rives de la Saône, par leurs sinuosités, semblent encore elles-mêmes augmenter les charmes et la magnificence du paysage !

N'est-ce pas là un rare ensemble d'éléments de plaisir, de promenades et d'études offert à la curiosité du public, à l'investigation de nos artistes et de nos nombreux touristes, impatients, le dimanche matin, de prendre leur volée et leurs ébats de tous côtés ?

Aux voies ferrées de la Brévenne, du

Dauphiné, des Dombes (1) et du Bugey, il faut joindre dès à présent celle de Trévoux, en attendant le railway de Givors à Paray-le-Monial qui facilitera bientôt l'exploration des magnifiques vallées et des agrestes collines du Garon, de l'Yzeron et de l'Azergues.

Populariser le goût des excursions pédestres; révéler à nos compatriotes les beautés pittoresques des environs de Lyon et celles des provinces limitrophes; animer nos descriptions par des récits relatifs

(1) On met aujourd'hui l'article pluriel avant le mot Dombes; c'est un tort. Aucun acte ancien n'autorise cette orthographe, qui ne date que de quelques années à peine. On doit dire la Dombes, la province de Dombes.

Jamais on n'a écrit les Athènes, mais Athènes tout seul, sans article, quoique ce nom soit au pluriel, en latin; de même les villes d'Aix et non les villes des Aix, qui toutes dérivent du pluriel *aquæ*, de même aussi une infinité d'autres localités qu'il est inutile d'énumérer ici.

Cependant chaque fois que nous parlerons des chemins de fer des Dombes, nous maintiendrons cette orthographe, qui, bien que vicieuse, est devenue officielle.

à l'histoire locale; donner enfin tous les renseignements, légendes et traditions qui peuvent aider à la connaissance de notre pays; n'est-ce point faire là acte de vrai patriotisme ?

Si les siècles qui nous ont précédés, dit M. Clair Tisseur, dans le compte-rendu qu'il a fait d'un de nos derniers volumes, eussent connu ce genre de littérature, nous posséderions des données inestimables, que l'on s'efforce en vain de remplacer à l'aide de recherches considérables dans les documents enfouis dans les archives publiques ou privées.

Mais, dit à son tour M. Emmanuel Vingtrinier, dans une étude consacrée à quelques-uns de nos ouvrages, il faut voir plus loin qu'un livre et un succès. Ce qui importe, et ce qui fait que nous nous plairons toujours à signaler et à encourager des œuvres de ce genre, c'est qu'elles contiennent de précieux matériaux pour la géographie historique de nos provinces, dont le ministre

de l'Instruction publique recommandait la rédaction aux délégués des sociétés savantes, réunis dernièrement à la Sorbonne.

Cette histoire locale, continue notre auteur, il faudrait la vulgariser de plus en plus, au moyen de livres à bon marché, composés par des écrivains impartiaux, qui raconteraient tout simplement ce qui s'est passé autrefois çà et là. Ce serait faire aimer davantage la grande patrie, que de faire mieux connaître la petite à la jeune génération. Et si nos collégiens, parvenus à l'âge d'homme et mal barbouillés d'histoire grecque et romaine, avaient quelques notions de celle de leur pays, ils ne seraient peut-être pas d'aussi grands sots.

Lyon, le 1er août 1882.

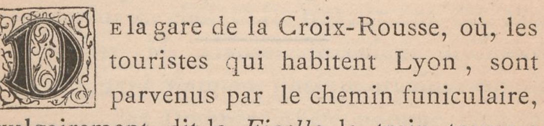
Baron RAVERAT.



DE LYON A TRÉVOUX

DÉPART

LYON



E la gare de la Croix-Rousse, où, les touristes qui habitent Lyon, sont parvenus par le chemin funiculaire, vulgairement dit la *Ficelle*, le train traverse lentement le boulevard et la gare des marchandises, longe le faubourg, en passant par dessus quelques rues et quelques jardinets, et en rasant des maisons dans l'intérieur desquelles les voyageurs, assis sur les banquettes supérieures du vagon, portent involontairement la vue. A droite, voici le nouvel hôpital de la Croix-Rousse, à gauche, la vieille habitation des

champs de la famille Savaron ; en face, le fossé d'enceinte ou chemin couvert qui relie le fort de Montessuy au fortin de Cuire.

A l'exception du viaduc de Caluire, de ce joli village et de son clocher élancé, le trajet jusqu'à Sathonay, ne présente rien de particulier capable de provoquer l'attention de l'artiste qui aperçoit, par delà la vallée de la Saône, les versants orientaux du Mont-d'Or et la silhouette des sommets inégaux de cet intésant massif.

Notre promenade pittoresque commencera donc à partir de la gare de Sathonay.

GARE DE SATHONAY

6721 m. 35, de la Croix-Rousse.



A voie de la Croix-Rousse à Sathonay, destinée dès le principe au service spécial du camp, appartient à la compagnie du Rhône ; mais par suite d'arrangements longtemps débattus entre les intéressés,

elle sert de tête de ligne au chemin des Dombes et du Sud-Est, qui, là, se bifurque et se dirige sur Bourg. Les deux gares de la Croix-Rousse et de Sathonay appartiennent aussi à la compagnie du Rhône comme propriété, comme usage aux deux compagnies. Chacune d'elles a son matériel particulier.

A la ligne de Bourg, dont nous n'avons pas à nous préoccuper ici, nous laisserons suivre son parcours à travers les étangs et les solitudes du plateau de la Dombes.

Les plans et dessins de la nouvelle ligne et ses œuvres d'art ont été dressés par M. Duval, ingénieur en chef, et les travaux ont été conduits par M. Causel, ingénieur ordinaire. M. Edouard Mathieu, l'habile organisateur du service des Dombes, a été nommé chef de l'exploitation. Les voitures des voyageurs sont des plus confortables; elles sont surmontées d'une galerie à banquettes avec dossiers américains.

Le président du conseil d'administration de la compagnie est M. Gustave Deláhante, si versé dans la création et l'organisation des chemins de fer.

La gare de Sathonay se trouve à une faible distance du camp établi sous le règne de Louis-Philippe, dans la partie supérieure de la vaste plaine de Rillieux et de Royes, limitée entre le Rhône et la Saône, pour aller finir en promontoire à la Croix-Rousse, au-dessus de Lyon.

LE CAMP DE SATHONAY

Ce camp contient cinq ou six mille hommes de toutes armes, logés dans des baraques en planches, briques et pisé, et couvertes en feuilles de zinc. Chaque division de l'armée de Lyon y séjourne à tour de rôle pendant deux mois. On y a tracé des rues, des places, comme dans une ville ; un autel, où le dimanche on célébrait l'office divin, s'élevait sur une légère éminence, en vue de tous les quartiers du camp. Cet autel a été supprimé depuis quelques années.

Un ancien aumônier, le populaire abbé Faivre, fonda, sous les auspices du maréchal comte de Castellane, *l'Ouvroir de Saint-Maurice*, en faveur des petites filles des soldats de

la garnison de Lyon. Cet ouvroir est établi dans le vieux château de Sathonay ; et là, sous la direction des Sœurs de Saint-Charles, ces enfants reçoivent l'instruction primaire, et se livrent à des travaux de couture. Ce zélé ecclésiastique avait aussi ouvert une école dans l'intérieur du camp pour les petits garçons.

Dans le camp, des militaires, véritables artistes dramatiques, ont monté un théâtre où l'on joue des vaudevilles et où l'on chante des chansonnettes comiques. Gymnase, salles d'armes, bibliothèque, salle de bal et de concert, cafés chantants, manutention où se fait le pain nécessaire à tant de consommateurs ; puis des établissements tenus par des bouchers, vivandiers, cambusiers, blanchisseuses, etc. ; voilà ce que le camp renferme et présente à ses nombreux visiteurs. On y trouve aussi une ambulance munie de bains pour les hommes malades. Des sources captées dans le vallon de Sathonay et refoulées par une puissante machine, donnent des eaux en assez grande quantité pour abreuver cette population. Il a cependant perdu beaucoup de son importance depuis l'établissement, en 1871,

du camp de la Valbonne, dans la grande plaine qui s'étend entre la Côtière de Montluel et la rivière d'Ain.

Certains de nos historiens placent sur le plateau de Sathonay la sanglante bataille qui fut livrée, en l'an 202, entre Albin et Septime Sévère, compétiteurs du pouvoir impérial. On sait qu'Albin fut vaincu et que Sévère entra à Lyon et massacra la population qui avait embrassé le parti d'Albin. Selon les uns, Albin se suicida sur les bords du Rhône ; selon les autres, il eut la tête tranchée par les ordres de son impitoyable vainqueur.

Une voie secondaire, qui se détachait à Caluire de la grande voie de Lyon à Genève et au Rhin, traversait ce plateau. Elle se dirigeait sur Mâcon par la rive gauche de la Saône. Les vestiges de cette voie ont été reconnus dans le bois du vallon de Sathonay, à Rochetaillée, à Genay, Reyrieux, Trévoux, etc.

RILLIEUX

Le village de Rillieux, où l'on arrive par une avenue bordée de beaux arbres, se trouve

à une demi-heure à l'est du camp et de la gare, sur une légère éminence couronnée par une nouvelle et jolie église, dont la haute flèche domine le paysage d'alentour.

La grande route de Lyon à Bourg, par Villars, traverse le village. Il est propret et bien bâti, mais d'un prosaïsme désespérant aux yeux de l'artiste.

Dans les premiers siècles du moyen âge, les abbés de l'Ile-Barbe y fondèrent un prieuré, dont la possession fut confirmée par le roi Conrad-le-Pacifique, en 971, et par le pape Lucius III, en 1183. Les religieux du couvent des Célestins et les dames de Saint-Pierre de Lyon y avaient acquis quelques fonds et y jouissaient de quelques rentes.

Tout près de l'église, existait une vieille maison-forte, qui a fait place à de nouvelles habitations. De la terrasse située derrière l'abside, la vue embrasse le camp, le fort de Montessuy, le faubourg de la Croix-Rousse et le massif du Mont-d'Or.

A la suite de la terrible insurrection de novembre 1831, la garnison et les gardes nationaux de Lyon, après avoir été contraints

d'abandonner la ville à l'émeute triomphante, vinrent camper pendant quelques jours dans la plaine qui s'étend en avant de Rillieux.

Le jeune duc d'Orléans et le vieux maréchal Soult, ministre de la guerre, amenèrent des renforts à ces troupes à la tête desquelles ils rentrèrent à Lyon, où ils rétablirent l'autorité.

A une faible distance du village, le château de la Roue, bâti par un ancien échevin de Lyon, se déploie au milieu de beaux jardins, de fraîches pelouses et sous les hautes futaies d'un parc d'une certaine étendue.

Lorsque le maréchal Canrobert commandait la ville de Lyon, ce château lui servit temporairement de résidence. Il s'y trouvait plus à proximité du camp de Sathonay que du château de la Pape où il s'était établi précédemment.

On remarque dans l'église de Rillieux un souvenir du séjour du maréchal au château de la Roue. C'est un tableau que lui avait envoyé Napoléon III, pour être offert en son nom à l'église.

SATHONAY

Cet intéressant village, placé à l'ouest de Rillieux et au nord du camp, possède également une nouvelle église ornée d'un clocher élevé. Les abbés de l'Ile-Barbe y avaient aussi quelques domaines, conjointement avec les abbés d'Ainay. Le curé était à la collation des premiers et les seconds y prélevaient une partie des dîmes.

Le château actuel occupe l'emplacement d'une ancienne forteresse, qui fut prise et rasée, en 1468, par les troupes de Louis XI, commandées par Jean, bâtard d'Armagnac, gouverneur du Dauphiné. Cette forteresse avait appartenu successivement à plusieurs familles chevaleresques, qui reconnaissaient tantôt la suzeraineté des comtes de Savoie, lorsque les domaines de ces derniers s'étendaient jusqu'au portes de Lyon, tantôt celle des rois de France. Leur nom est maintes fois cité dans les chroniques du moyen-âge, et dans les cartulaires de l'Ile-Barbe et d'Ainay.

Par suite d'aliénations partielles, la terre de

Sathonay reconnut pour seigneurs divers citoyens de Lyon enrichis par le commerce et anoblis par l'échevinage ou autres charges publiques. Avant la Révolution, on y voyait la famille Méallet de Fargues, à laquelle succéda par alliance la famille Fay de Sathonay.

Un de Sathonay devint maire de Lyon, sous Napoléon Ier; un de Fargues occupa les mêmes fonctions après 1815.

Le château de Sathonay, accompagné de beaux et vastes jardins, appartient aujourd'hui à la famille de Virieu; et là, se trouve, avons-nous dit, l'*Ouvroir de Saint-Maurice*.

Le coup d'œil dont on jouit du château est à peu près le même que de Rillieux; mais la vue du vallon qui descend jusqu'à Fontaines, sur les bords de la Saône, offre un intérêt de plus. Une promenade dans ce vallon est vraiment charmante par les bois, les prairies et les sources qui le décorent. De nouvelles beautés viennent s'ajouter encore à ses beautés naturelles. Ce sont plusieurs viaducs du nouveau chemin de fer de Trévoux, que nous allons visiter tout à l'heure.

Ces travaux d'art, avec leur silhouette régu-

lière et leurs belles arcades d'une conception hardie, donnent un caractère tout particulier au paysage et font un heureux contraste avec les nombreux accidents du sol. Ils nous présentent aussi une étude aussi curieuse qu'instructive : le génie de l'homme aux prises avec les difficultés passives de la nature et les surmontant !

LE VALLON DE SATHONAY

A la gare de Sathonay, le train laisse sur la droite la ligne de Bourg, traverse à niveau l'avenue du camp à Rillieux, et, par une tranchée creusée dans le poudingue et une pente insensible, arrive sur le viaduc de la Ronzière, jeté sur le vallon des Combes, partie supérieure du vallon de Sathonay.

Ce viaduc, construit en maçonnerie, décrit une courbe très gracieuse ; il se compose de huit arches à cintre surélevé de 12 mètres d'ouverture et d'une hauteur de 23 m. 17, au-dessus du fond du ravin; sa longueur est de 135 mètres. Il est couronné d'une corniche qui soutient une élégante balustrade en fer. La

cime des arbres ne saurait atteindre jusque-là.

Au sortir du viaduc, on file à mi-hauteur sur le flanc du vallon ; on voit à droite une énorme falaise de poudingue, et à gauche la déclivité qui va finir au fond du vallon lui-même. On a au-dessus de soi le village, le fortin et le château de Sathonay ; au-dessous, la machine qui envoie des eaux potables pour le service du camp, le lavoir dit des Soldats et quelques petites fermes disposées çà et là. Un joli effet à signaler : les pantalons rouges et les guêtres blanches que les soldats étendent dans la prairie ou sur les haies pour les faire sécher, vus de loin, font penser à autant de marguerites et de coquelicots. Un ruisselet, la Laiche, parcourt le vallon dans toute sa longueur. On croise quelques petits sentiers et le grand chemin de Fontaines à Sathonay, soit à niveau, soit sur des ponceaux ou sous des ponts. Les falaises sont sillonnées d'étroites et profondes ravines, dont la traversée a nécessité des travaux d'art plus ou moins importants.

Tantôt enfoncé dans des tranchées, tantôt élevé sur des remblais, le train arrive sur le viaduc de Sathonay-Fontaines.

Ce viaduc est aussi en maçonnerie et comprend sept arches de 12 mètres de portée, et de 17 m. 25 de hauteur. Sa longueur est de 120 mètres, et sa direction parfaitement droite.

Un troisième viaduc, celui des Côtes, succède immédiatement à celui-là. Construit également tout en pierre, il n'a que trois arches de 12 mètres d'ouverture, sur 22 m. 79 de haut. Il affecte une courbe assez prononcée, et se développe sur une longueur de 60 mètres.

Jusque-là, le tracé de la voie a traversé des terrains vagues, des falaises arides ou couvertes de broussailles. En approchant du village de Fontaines, les flancs de la colline se sont adoucis ; on a rencontré des habitations de plaisance, des jardins, des clos et un sol d'une grande valeur. On a morcelé de riches domaines, éventré des maisons d'une certaine importance, ménagé des passages sous la voie et élevé des passerelles pour le service particulier de ces propriétés coupées en deux ; les expropriations ont été longues et coûteuses.

Du convoi qui file à toute vitesse, l'œil du touriste plonge dans le village lui-même et

dans ces jardins, où le propriétaire n'est plus complètement chez lui. Il se porte sur les rives de la Saône et sur le massif du Mont-d'Or, embelli de villas, de châteaux et de magnifiques ombrages. Les horizons sont devenus plus vastes, plus intéressants ; le paysage a revêtu ce caractère de grâce qui a valu à la contrée une si juste réputation parmi nos citadins et les étrangers qui viennent la visiter.

De plus, il est animé par les embarcations qui naviguent sur la Saône ; par les voitures qui circulent sur la rive gauche, et sur la rive droite par la ligne du P. L. M. où les vagons paraissent et disparaissent selon les reliefs du sol, mais en laissant derrière eux un ondoyant panache de fumée.

GARE DE FONTAINES

10,789 m. 17 de la Croix-Rousse

La gare est assise sur un méplat du terrain, au-dessus et à proximité du village, où l'on descend par un chemin assez raide, bordé par les murs de clôture de belles propriétés d'agrément.

Le territoire de Fontaines, outre plusieurs mas et groupes d'habitations, comprend trois communes : Saint-Louis, Saint-Martin et Cailloux, autrement dit Notre-Dame. Il doit son nom à la quantité de sources qui l'arrosent.

Saint-Louis de Fontaines, situé au bord de la Saône, renferme un lourd et long bâtiment à deux étages, flanqué de deux pavillons. C'était, avant la Révolution, la communauté des religieux du tiers-ordre de Saint-François, dit Picpus, et leur chapelle devint l'église paroissiale, jusqu'au moment où l'on en a construit une plus vaste et plus centrale.

Ce couvent est le seul bâtiment ancien qui

existe dans le village ; tout le reste paraît d'origine moderne, et les maisons n'offrent pas le moindre style architectural. Il faut en excepter pourtant quelques villas assez coquettes.

LE VALLON DU PETIT-MOULIN

A ceux qui, peu désireux de séjourner à Fontaines, préfèrent le silence des champs, nous donnerons le conseil d'explorer les vallons qui coupent capricieusement la ligne des collines.

Qu'ils nous suivent d'abord dans le vallon du Petit-Moulin, où l'on voit épars, çà et là, au milieu des vergers et sur les bords du ruisseau, des fermes, des maisons bourgeoises, deux vieilles gentilhommières avec tours et pigeonniers, et le château du Buisson, placé sur le flanc du coteau appelé la Petite-Cerdagne.

Les habitants ne manqueront pas de vous signaler, parmi ces maisons, celle où s'écoula une partie de l'enfance d'un Lyonnais, devenu célèbre sous le nom de Soliman-Pacha.

Le colonel Sève, fils d'un modeste marchand

de Lyon, fuyant la réaction royaliste de 1816, trouva un asile en Egypte, où il organisa, à l'européenne, les troupes du vice-roi. Méhémet-Ali dut à ses talents la victoire de Nézib et la conquête de la Syrie. Il est mort, comblé de richesses et d'honneurs.

Un de nos collègues, M. Aimé Vingtrinier, a composé l'histoire de cet homme illustre. Elle est encore à l'état manuscrit; il nous a été donné d'en lire quelques chapitres. Nous espérons voir bientôt cet ouvrage livré à l'impression.

Passant sous le beau viaduc du Petit-Moulin, que nous décrirons tout à l'heure, remontant le ruisseau et enjambant les rigoles qui lui empruntent l'eau qu'elles conduisent dans les prés et sous les roues des moulins, nous dépassons le village de Saint-Martin. Par des chemins agrestes, au milieu de haies touffues, tout en laissant à gauche, sur la hauteur, le hameau de Trévoret, nous arrivons à Notre-Dame ou Cailloux, dont les habitations ont une apparence de bien-être rustique qui réjouit la vue. L'église, non moins rustique, accuse une construction de différentes époques; un mo-

deste clocher, la seule partie ancienne, ne dépasse pas la cime des arbres qui l'entourent. En face de l'église est le presbytère; à côté le vieux cimetière.

Dans ce champ du repos, on voit, entre autres, deux pierres commémoratives sous lesquelles reposent le comte Gabriel-Henri-Aymon de Virieu, mort en 1841, et son épouse, la comtesse Victoire-Joachime-Emma Méallet de Fargues, nièce de M. Fay de Sathonay, décédée en 1845.

Le comte de Virieu était le fils d'Aymon de Virieu qui défendit Lyon en 1793, sous le général comte Perrin de Précy, et qui fut tué de l'éclat d'un caisson, le 10 octobre, dans le vallon de Roche-Cardon, à la montée de la Dargoire, pendant la désastreuse retraite des Lyonnais. Il était très lié avec Lamartine, son condisciple au collège de Belley, et qui vint plusieurs fois au château de Cailloux visiter son *meilleur ami sur la terre...*

La carrière de M. de Virieu a été courte. Les événements de 1830 la brisèrent au moment où elle s'agrandissait devant lui. Après avoir débuté par les armes, il remplit différentes

missions au Brésil, en Allemagne, à Turin, et fut investi des fonctions de secrétaire d'ambassade au congrès de Laybach.

D'autres amis de M. de Virieu venaient aussi le visiter à Cailloux. Nous ne citerons que deux célébrités lyonnaises : Etienne Mulsant, savant naturaliste et bibliothécaire regretté de la ville de Lyon, avait aussi été son camarade d'étude à Belley ; Jean-Marie Audin, auteur des histoires de Luther, de Calvin, de Léon X et de Henri VIII.

Le comte et la comtesse de Virieu furent les bienfaiteurs du pays, la providence des malheureux. A la suite de l'inondation de 1840 qui ravagea le littoral de la Saône, ils recueillirent dans leur château de Sathonay les habitants qui se trouvaient sans pain et sans asile, et réduits à la dernière misère.

La plupart de ces renseignements qui rappellent le souvenir de Lamartine nous ont été fournis par Victor Durand-Reynaud, notre vieil et bon ami.

Le château de Cailloux est une agréable habitation, au milieu de jardins et d'un parc magnifique, une ombreuse et belle allée de

tilleuls séculaires y donne accès du centre du village.

A Cailloux, commence le ruisseau. Pour obvier à l'insuffisance de ses eaux, qui souvent forçait les moulins à chômer, les meuniers songèrent à recourir au Vouzon, qui coule dans le vallon de Rochetaillée, latéral à celui de Fontaines. Il s'agissait d'ouvrir un tunnel à travers la colline qui sépare les deux vallons. Ce tunnel a une longueur de mille mètres environ; il débouche au milieu de la commune de Cailloux. On y voit une pierre portant une inscription avec la date de 1837, et les noms de ses auteurs.

Tout auprès, un nouveau bâtiment qui contient la mairie et l'école, s'élève sur une petite place complantée d'arbres et rafraîchie par les eaux du ruisselet.

GARE DE ROCHETAILLÉE

11,871 m. 05 de la Croix-Rousse.


peu de distance de la gare de Fontaines, la voie ferrée s'engage sur le viaduc du Petit-Moulin, jeté à travers le vallon.

Ce viaduc est composé de deux arches-culées en maçonnerie, de 12 mètres de portée, d'une travée métallique de 20 mètres, de quatre autres travées métalliques de 36 mètres chacune et indépendantes les unes des autres, en raison de la courbe de 350 mètres de rayon, et de deux autres arches-culées de même nature et de même dimension que les deux premières.

Les travées métalliques sont supportées par des piles construites en pierre et d'une hauteur de 24 mètres au-dessus du ruisseau.

A trois cents mètres plus loin, le railway pénètre dans une tranchée aux parois d'un bel argile plastique, au-dessous d'une élégante passerelle en fer ; il débouche sur un cin-

quième viaduc qui relie les deux collines entre lesquelles est creusé le profond ravin du Vouzon, ruisseau qui prend naissance dans le marais des Echets. C'est le viaduc de Rochetaillée.

Comme le précédent, il est partie en maçonnerie, partie en fer. Il se compose de quatre arches en pierre de 12 mètres d'ouverture, de deux travées métalliques de 42 mètres de portée, et d'une autre de 50 mètres. Sa hauteur est de 19 m. 73 et sa longueur de 182.

La gare est de l'autre côté du viaduc, au pied d'un mamelon isolé, qui sert, pour ainsi dire, de piédestal à une simple maison bourgeoise, assise sur les robustes substructions d'une forteresse féodale. De cette forteresse, il reste encore quelques pans de murailles, une tourelle couverte de lierre, et, au sommet d'une poype, la base d'une grosse tour arrondie, sur le terreplein de laquelle on remarque un arbre d'une fort belle venue. C'est le sujet d'un très beau tableau.

La vue se déploie en éventail sur le cours de la Saône et le bassin de Saint-Romain et de Couzon. Dans ce bassin, des vignes et une

végétation des plus luxuriantes se marient heureusement aux profondes anfractuosités des rochers dénudés qui descendent du Monthoux et offrent l'aspect d'une immense muraille cyclopéenne.

Ce paysage présente un caractère à la fois imposant et sévère, sans nuire toutefois à cette harmonie de lignes et de tons, apanage des rives de la Saône.

ROCHETAILLÉE

Au moyen-âge, la forteresse de Rochetaillée et le péage sur la Saône appartenaient à la maison des sires de Villars. En 1184, l'un d'eux, Etienne, aliéna ce domaine au profit de l'Eglise de Lyon, entre les mains de l'abbé de l'Ile-Barbe, son mandataire.

Les Romains, dit-on, ont taillé la base de la roche qui regarde la rivière, pour tracer la voie secondaire allant du Condate lyonnais à la ville de Mâcon.

Le village de Rochetaillée occupe le débouché du vallon, entre le mamelon, le viaduc et la Saône.

Il n'y a rien de remarquable. Des ruelles tournantes, escarpées, mal pavées, en rendent le séjour peu agréable ; l'église est exiguë, sans style ; à côté est une maison bourgeoise assez confortable ; devant, une petite place ombragée par des platanes s'avance jusqu'à la Saône. Un chemin qui contourne le flanc du mamelon conduit à la gare et dans le haut de la commune.

Ce village a vu naître deux hommes portant le même nom de Jean de Rochetaillée ; l'un, cordelier et célèbre prédicateur, vivait au XIVe siècle ; l'autre, fils d'un pauvre pêcheur, simple enfant de chœur à l'église Saint-Jean de Lyon, se signala par son fanatisme religieux et l'ardeur qu'il déploya au concile de Constance contre les doctrines de Jean Huss, pour juger ce sectaire et le livrer au bûcher. Le Père Fodéré, savant historien religieux, habita longtemps Rochetaillée. En 1815, y résidait l'abbé Laguet, qui, en vrai patriote, accourut en hâte à Lyon, pour mettre sa fortune à la disposition de l'Empereur et de la France, menacée d'une nouvelle invasion.

On y rencontre aussi le souvenir d'un

poète aimé, mort il y a quelques années : nous avons nommé Pierre Dupont. De Couzon, où il habitait dans sa jeunesse, il venait chaque matin à Rochetaillée chez son oncle qui était curé de la paroisse ; il servait la messe, et le dimanche il chantait au lutrin.

De Sathonay à Rochetaillée, le touriste est allé de surprise en surprise, au milieu d'un paysage pittoresque, plein de charme et de variété. Plus loin, la nature est plus tranquille, les lignes moins tourmentées ; tout y respire également la grâce et le bien-être. Les horizons s'agrandissent, les montagnes bleuâtres du Beaujolais commencent à paraître, par delà les croupes surbaissées et verdoyantes du Mont-d'Or.

Nos lecteurs désireraient-ils visiter le vallon du Vouzon jusqu'aux Echets ? Si oui, commençons cette promenade.

LE MARAIS DES ECHETS

Deux chemins sont ouverts ; l'un, dans le lit même du ruisseau, où l'on trouve des tableaux imprévus et d'une véritable sauvagerie ; l'autre,

en suivant de petits sentiers tracés sur le flanc des collines, au milieu du taillis. En une heure et demie, on parvient sur le plateau même où dorment tranquilles les eaux de cet immense marécage.

Le marais des Echets, sur la grande route de Lyon à Bourg par Villars, à proximité d'une gare du chemin de fer des Dombes, occupe un vaste bassin, au centre du plateau. Enfermé dans une ceinture de légers coteaux, et de configuration allongée, il est alimenté par les eaux pluviales. C'était jadis un lac très poissonneux.

En 1230, Marguerite de Bâgé donna aux dames de la Chartreusine, de Poleteins une rente sur la pêche du lac.

Humbert, sire de Montluel, vendit à l'abbé de l'Ile-Barbe tout ce qu'il y possédait, et le droit d'y établir un garde-pêche.

Plus tard, le lac fut indivis entre les seigneurs de Beaujeu et les Dauphins de Viennois, qui s'en partagèrent les redevances.

Le duc de Savoie, Amédée VIII, qui fut pape sous le nom de Félix V, octroya au couvent des Célèstins de Lyon une rente per-

pétuelle de cinquante florins, assise sur le lac des Eschez-les-Miribel.

Voici la lettre confirmant cette donation, extraite du curieux ouvrage que le jeune Georges Guigue vient de publier tout récemment, d'après des documents originaux et entièrement inédits.

« L'an M. IIIIe XXVI, le III de Juing,
« (Amédée VIII) nous assigna cinquante flo-
« rins petitz sus le lac d'Eschez pour notre
« fundation totalle, annuelle et perpétuelle,
« payable par son chastellayn de Miribel. Et
« depuis, la dicte fundation de L florins a esté
« confermée par sondit filz, et après, par Loys,
« Philippe, Philibert et Charles ducs de Sa-
« voye.

« Et après confermez par le roy nostre sire
« Françoys, premier de ce nom, attachez en-
« semble lesdictes lettres avec le grand scel et
« contrescel de France. »

En 1481, Philibert de Savoie entreprit le déssèchement du lac ; mais il dut renoncer à cette opération, devant l'opposition du chapitre de Saint-Jean. Par l'ordre du roi de France, l'opposition fut levée, et le projet

repris par le duc Charles, en 1512. Les eaux furent conduites jusqu'au Vouzon, au moyen d'un canal de quatre-vingts pieds de profondeur creusé à travers la colline de la Fouillouse ; ce qui amena, au moyen de puissantes écluses, le déssèchement partiel du lac. Des prairies et de bonnes terres à blé prirent la place des eaux stagnantes ; et le duc fit bâtir une maison-forte, où il résidait quand il venait chasser dans ce canton giboyeux. Un haras qu'il fonda aussi en vue de l'amélioration des chevaux du pays, donna les plus beaux résultats.

La jument, que montait le roi Charles VIII à la bataille de Fornoue et à laquelle il dut la vie, sortait du haras des Echets.

Ce nouveau domaine, administré par le châtelain de Miribel, fut érigé en baronnie, en faveur de dame Renée de Savoie, marquise de Bâgé ; puis réduit en simple seigneurie, il fut vendu à Jean-Baptiste Falconeri. Sous Henri IV, il passa aux Jésuites de la Trinité, qui le conservèrent jusqu'au moment de leur première expulsion de France.

Le canal, s'étant comblé, vu la défectuosité des premiers travaux, et faute d'entretien,

on en fit de nouveaux sous Napoléon Ier, ce qui amena le dessèchement de 10,000 hectares environ. On se proposait de rétablir et de réorganiser le haras, mais les événements de 1814 empêchèrent la réalisation de ce projet.

Il y a quelques années, on voulut exploiter la tourbe qui se trouve en abondance dans le marais. Une compagnie se forma ; on construisit une usine avec dépendances; les produits n'ayant pas répondu à l'attente des consommateurs, ni à l'espoir des actionnaires, l'usine cessa bientôt de fonctionner.

Le marais des Echets est encore aujourd'hui aussi giboyeux qu'autrefois il était poissonneux. Les chasseurs y accourent de tous côtés, mais surtout de Lyon. Chaque maison du hameau voisin des écluses est transformée en auberge, en vue de satisfaire l'appétit proverbial de ces disciples de saint Hubert. La plus ancienne et la plus renommée de ces auberges était exploitée par la veuve Constantin, adorée des chasseurs qui, tous, la connaissaient. Quant à ceux qui n'avaient pas eu la main heureuse et qui, tristes et découragés, revenaient bredouille, ils trouvaient dans ce ha-

meau un consolateur dans la personne d'un vieux braconnier émérite, lequel se chargeait, moyennant finance, de réparer les torts de la fortune et de remplir le carnier.

GARE DE FLEURIEUX

13,865 m. 20, de la Croix-Rousse



RACE à une large courbe et à un immense remblai, la voie ferrée continue son parcours par une pente assez douce. Le premier village qu'elle rencontre et qui porte un nom charmant, Fleurieux, n'a point de passé historique. On le trouve pourtant mentionné, ainsi que la plupart des villages riverains, dans la bulle du pape Lucius III, comme appartenant à l'abbaye de l'Ile-Barbe.

Très bien cultivé, son territoire donne quantité de primeurs, fruits et légumes qui sont expédiés à Lyon. Mais le littoral est souvent ravagé par la Saône, qui, ordinairement calme et fertilisant les pays qu'elle arrose, devient

parfois un torrent furieux, et fait payer cher les avantages que son voisinage procure.

Le village est divisé en deux groupes principaux. Dans le plus ancien, on remarque une vieille église déclassée aujourd'hui, mais offrant avec son clocher trapu et son toit plat, le sujet d'un charmant croquis ; dans le nouveau, une église moderne élève bien haut sa flèche pyramidale.

En fait d'établissements industriels, Fleurieux possède une vaste fabrique de bleu minéral fondée par l'intelligent et heureux chimiste, M. Jean-Baptiste Guimet, et dirigée actuellement par son fils.

Les bâtiments de l'usine et une confortable maison d'habitation sont disposés au pied de la colline des Bruyères. On voit à la suite de l'habitation une petite ferme modèle, où l'on élève de jolies vaches bretonnes, des pintades et des poules de races étrangères ; des volières renferment des oiseaux de toutes espèces ; les serres sont remarquables par leurs plantes des tropiques. Jardins, parterres et pelouses sont à la suite ; une avenue précédée d'une grille en fer donne sur la route qui longe la Saône.

Cette maison contenait, de plus, de nombreux objets d'art recueillis dans les contrées de l'extrême Orient. La majeure partie de ces richesses constitue aujourd'hui le nouveau Musée Guimet fondé à Lyon.

Le chemin de fer passe entre ces bâtiments et la colline que l'on a été obligé d'entailler pour conquérir l'espace nécessaire à son établissement.

A Fleurieux, le tracé est au niveau de la plaine, à quelques mètres seulement au-dessus des eaux de la rivière. C'est le point le plus bas qu'il a rencontré entre la Croix-Rousse et Trévoux.

Après avoir descendu constamment depuis le plateau de Sathonay, de Fleurieux, il remonte doucement, traverse à niveau nombre de chemins, dont le plus large est celui de Montanay, franchit le vallon et le petit ruisseau des Torrières, passe sous un aqueduc métallique qui mène l'eau du ruisseau à un gros moulin. Notre convoi entre alors dans la gare de Neuville, placée à l'extrémité supérieure du bourg, dans l'ancien parc de l'illustre archevêque Camille de Neufville de Villeroy.

GARE DE NEUVILLE

16,086 m. 96, de la Croix-Rousse


E bourg paraît pour la première fois dans l'histoire, sous le nom de Vimy. Par une charte de 971, Conrad, empereur d'Allemagne, l'octroya en toute suzeraineté à l'abbaye de l'Ile-Barbe. Entre les mains de ses nouveaux maîtres, Vimy devint bientôt le point le plus important de la contrée ; il fut ceint de remparts destinés à repousser les entreprises des sires de Villars, dont l'autorité s'exerçait alors sur la majeure partie du pays de Dombes.

Cependant, ces seigneurs réussirent à s'en emparer ; mais ils la restituèrent en 1186, sur les énergiques réclamations des abbés de l'Ile-Barbe, qui, rendus plus prévoyants, en augmentèrent les fortifications.

La puissance des abbés devint si formidable que les sires de Villars leur cédèrent, pour les reprendre en arrière-fiefs, tous les domaines qu'ils possédaient sur les rivages de la Saône.

Mais, hâtons-nous de le dire, dans leur prospérité, les moines ne se montrèrent pas ingrats ; ils admirent les Villars au nombre des religieux de l'Ile-Barbe, en qualité de chanoines d'honneur, leur promettant les trésors célestes en échange des biens périssables d'ici-bas.

A la suite d'événements dont Vimy fut le théâtre, mais qui ne sauraient trouver place ici, cette ville passa tour à tour aux sires de Beaujeu et aux comtes de Savoie ; elle fut pillée par les Ecorcheurs, soldats mercenaires, licenciés après nos longues guerres contre les Anglais, et qui aimaient mieux continuer leur vie aventureuse que de rentrer dans leurs foyers. Plus tard, par la protection de Louis XI, auquel avaient fait appel les habitants opprimés par les ducs de Savoie, foulés par les ducs de Bourbon-Beaujeu, écrasés sous le poids des taxes exhorbitantes du clergé lyonnais, elle devint la capitale de cette petite contrée connue sous le nom de Franc-Lyonnais, qui s'étendait sur la rive gauche de la Saône, depuis Riottier jusqu'aux portes de Lyon.

L'ancien château d'Ombreval, situé au nord de la ville, devint le lieu d'exil de Pierre d'E-

pinac, archevêque de Lyon. Ce prélat avait joué un grand rôle dans les troubles de la Ligue et refusé de reconnaître Henri IV pour roi. L'exil ayant peu à peu calmé sa fougue, il prêta serment de fidélité à ce monarque, et, remontant sur son siège épiscopal, revenu tout-à-fait de ses erreurs politiques, il se consacra dès lors entièrement à l'administration de son diocèse.

Il faut savoir pourtant que sa soumission ressembla singulièrement à un marché : il demanda à Henri IV cinquante mille écus, une garde de cinquante arquebusiers et de cinquante chevau-légers, et au besoin le titre de gouverneur de Lyon. Il était difficile de pousser plus loin l'opportunisme, dit un écrivain moderne.

LE PARC DE L'ARCHEVÊQUE CAMILLE

En 1666, un de ses plus illustres successeurs, Camille de Neufville, de la famille de Villeroy, archevêque de Lyon et lieutenant-général des provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolais, acheta du monastère de l'Ile-Barbe,

dont il était abbé commendataire, les droits féodeaux attachés à la seigneurie de Vimy, en même temps que les terres d'Ombreval, Montanay et autres lieux. Puis, des lettres patentes érigeaient cet immense domaine en marquisat et substituaient le nom de Neuville à celui de Vimy, depuis ce temps abandonné pour toujours.

Sur l'emplacement du château d'Ombreval qui tombait en ruines, le marquis-archevêque jeta les fondements d'une habitation princière, que l'on entoura de murs, de terrasses et de fossés, mais plutôt pour la commodité et l'agrément que pour servir à la défense, car le temps des guerres de château à château était passé sans retour. On traça de longues et larges avenues ; on créa de spacieux jardins arrosés de belles eaux et décorés dans le genre de ceux de Versailles. Un parc immense, coupé par des étangs, des ruisseaux, des vallons, des prairies et des bois, donnait asile à tout un monde de poissons, d'oiseaux et d'autres animaux de la plus rare espèce. Les meutes et les écuries eussent fait envie à un prince souverain.

A dater de ce moment, Neuville prit de l'animation ; les fêtes et les plaisirs s'y succédèrent.

Parmi les illustres hôtes qu'il reçut, citons le grand Condé et les premiers personnages de la cour de Louis XIV. Le service de la diligence par eau fut établi à cette époque, en vue de faciliter les communications entre Lyon et Neuville.

Dans cette petite ville, l'archevêque créa divers établissements industriels et éleva plusieurs monuments, entre autres l'église paroissiale surmontée de deux clochers parallèles. Dans l'une des chapelles est déposé le cœur de ce prélat, qui, en mourant, légua aux Jésuites du collège de Lyon la majeure partie de ses livres. Ce legs précieux se trouve dans la galerie, dite de Villeroy, à la bibliothèque de notre ville. Le souvenir de cet archevêque est resté populaire à Neuville : tout le monde y parle de Camille, et son nom est consacré par des appellations de fontaines, promenades, etc.

Après la Révolution, ce beau domaine, qui avait passé à la famille de l'archevêque, les

Lauzun et les Boufflers, fut vendu à la bande noire, et divisé à l'infini.

On aperçoit sur le coteau de Montanay, qui domine le parc, le vallon des Torrières, le cours de la Saône et l'ensemble du Mont-d'Or, les restes d'un château, bien plus ancien que celui d'Ombreval.

Un troisième château, qui date du moyen âge, existe à l'extrémité de la ville. On y remarque un donjon, une porte d'entrée, une grande cour et une chapelle romane. L'un des corps de logis est occupé par une salle d'asile, où sont reçus les enfants de la localité. C'est une fondation que M. Emile Guimet a faite, en souvenir d'une personne ravie prématurément à son affection, et à laquelle il a donné le nom d'asile Lucile.

NEUVILLE MODERNE

Neuville-sur-Saône, après avoir porté le nom de Neuville-l'Archevêque, puis celui de Marat-sur-Saône, est le chef-lieu d'un canton riche et fertile, où se fait un grand commerce de céréales et de poissons de la Dombes. Il

possède de jolies promenades, de belles avenues de peupliers, un quai animé par un embarcadère, un pont suspendu qui conduit à la gare de Villevert, la gare du nouveau chemin de fer, des rues propres et portant pour la plupart des noms aristocratiques, des filatures, blanchisseries, moulinages, une manufacture de couvertures de coton, de vastes ateliers d'impression sur foulards, et une usine où se fabriquent diverses qualités de plomb pour la chasse.

Neuville est devenu le rendez-vous des canotiers lyonnais, qui y trouvent un port pour abriter leurs flottilles. Cafés, hôtels, restaurants, guinguettes, quoique le nombre en soit considérable, suffisent à peine à héberger, les dimanches et les jours de fêtes, de bruyantes compagnies, attirées, soit par les charmes de la villégiature, soit par la matelotte et la friture de goujons. Quelques couples, plus discrets, y viennent aussi chercher un doux tête-à-tête. Mais tous les goûts et tous les désirs sont satisfaits, grâce à l'expérience prévoyante de messieurs les chefs d'établissement.

Nous ne saurions quitter cette charmante localité sans signaler le coquet édicule qui orne la promenade principale, et qui sert en même temps de salle de spectacle et de lieu de réunion à la fanfare de Neuville.

La fondation de cet édifice, aussi bien que l'organisation de cette société musicale sont dues à la même personne dont nous venons de parler à propos de l'asile Lucile.

GARE DE GENAY

18589 m. 23 de la Croix-Rousse.



peu de distance de Neuville, la voie ferrée rentre dans le département de l'Ain, qu'elle avait abordé une première fois entre le Vernay et Sathonay, et avait quitté entre Sathonay et Fontaines.

On est à la gare de Genay. Le village se trouve sur la droite, blotti au pied du coteau, dans un fouillis d'arbres fruitiers.

Des maisons d'agrément et des maisons de

villageois, des prairies et des terres à blé, des mûriers et des noyers, des vignes et des vergers, des haies entremêlées de viornes, de troënes, de houblons, d'épines-vinettes, de pelossiers, de ronces et de lambruches, le tout relié par la liane flexible et de blancs liserons, bordent les deux côtés du chemin qui se détache de la gare pour se diriger au Genay.

Le chemin est légèrement montueux; un ruisseau coule sous de hautes herbes; un doux murmure seul trahit son humble existence. Il sort de deux petits étangs, où pullulent des myriades de grenouilles. Nous sommes arrivés devant les premières maisons du village.

Sous la dominations romaine, Genay vit s'élever sur son territoire quelques villas habitées par de riches citadins lyonnais. Parmi les vestiges que l'on y a nouvellement découverts, le plus précieux consiste en un cippe portant une inscription bilingue, grecque et latine.

Cette inscription a été l'objet des plus savantes dissertations; et M. Guigue, qui a offert ce monument au musée lapidaire de Lyon, a

clairement démontré que c'était l'épitaphe d'un marchand syrien, Thœmes, fils de Saad, qui, exerçant le commerce à Lugdunum, serait venu mourir à *villa Egena*.

L'église, placée à l'extrémité supérieure du village, sur le sommet tronqué d'une poype d'environ cinquante pieds de hauteur, a remplacé l'ancienne chapelle d'un ancien château appelé le Fortin, qui couronnait autrefois cette poype. Il en reste encore une tour délabrée, la porte principale et un bâtiment très exigu affecté au presbytère. Un vingtain entourait le village.

Domaine du chapitre de Saint-Jean, jusqu'en 89, Genay fut longtemps la capitale du Franc-Lyonnais, avant que Vimy eût pris ce titre. Il fut brûlé, en 1270, par les citoyens de Lyon, en représailles des ravages exercés par les soldats du chapitre sur les propriétés des bourgeois lyonnais. Son histoire, à peu de chose près que celle de Vimy, n'offre toutefois pas autant d'intérêt particulier.

Voici pourtant un trait emprunté à ses vieilles annales.

Lorsque les Ecorcheurs rançonnaient Vimy,

l'église fut pillée et incendiée. L'aumônier du fortin de Genay, se trouvant alors dans cette ville, recueillit, en se jetant dans les flammes, au risque de sa vie, de précieuses reliques que les bandits y avaient lancées. Mises en sûreté dans la chapelle de Genay, ces reliques, soustraites à la profanation, protégèrent, dit la chronique, le château et le village. — Mais en dépit de cette chronique, château et village furent pris, repris, saccagés, ruinés par les troupes des comtes de Savoie et celles des archevêques de Lyon.

GARE DE PARCIEUX

20,908 m. 23 de la Croix-Rousse



Filant à toute vapeur le train passe devant le débouché du tout petit village de Massieux, où coule un ruisseau, un bief, qui vient du centre du plateau. Un coup de sifflet annonce la gare de Parcieux.

Le village, que l'on aperçoit à travers les

éclaircies des arbres, est situé à deux pas de là, au milieu de campagnes fertiles et bien cultivées.

Très ancienne annexe de Reyrieux, il faisait partie des possessions de l'Eglise de Lyon. Les religieux de Montberthoud et ceux de l'Ile-Barbe y possédaient aussi quelques fonds. Quatre noms, chers à divers titres à l'histoire de notre cité, se rattachent à Parcieux.

Loïse Labé, surnommée la *Sapho lyonnaise*, qui brillait dans la pléïade des poètes du temps de François Ier, possédait à Parcieux, du chef de son époux, un petit domaine et une maison de plaisance, appelée Grange-Blanche, où, de la ville, elle venait fréquemment dans la belle saison. Cette maison, assise à mi-coteau, montre encore, sous des restaurations et au milieu de bâtiments modernes, un corps de logis avec tour et tourelle qui paraissent remonter au XVIe siècle. Par ses pelouses, ses bosquets et ses sources, c'est une des plus charmantes habitations de nos pays. Elle porte le nom populaire de château de *la Belle-Cordière*.

Une prairie adjacente, où se trouve la gare,

porte de son côté la dénomination de pré de *la Cordière*.

Epouse d'Ennemond Perrin, maître cordier à Lyon, quartier de l'Hôpital, Loïse Labé a été jugée diversement, soit pour son talent poétique, soit pour ses mœurs, où le romanesque se mêle à la réalité. Elle eut ses détracteurs et ses apologistes.

A sa mort, elle laissa le domaine de Parcieux aux deux enfants de son frère, en leur substituant les pauvres de l'Aumône Générale. Ses deux neveux étant décédés sans postérité, l'Aumône Générale entra en possession de la fortune de Loïse Labé, à l'exception toutefois du domaine de Parcieux, dont un négociant florentin, du nom de Thomas Fortini, était établi usufruitier pendant vingt ans. Cependant les recteurs de l'Aumône trouvèrent le moyen d'écarter le Florentin et, à leur requête, le domaine fut vendu par autorité de justice. C'est Me Dufour, notaire royal et procureur à Trévoux, qui s'en rendit adjudicataire au prix de 5,000 livres tournois, le 21 novembre 1574.

Pour plus de détails sur notre belle compa-

triote, nous ne pouvons que renvoyer à *l'Etude sur Loïse Labé* que va faire paraître un de nos collègues de la Société littéraire de Lyon.

Après avoir été possédé par différentes familles, le domaine de Parcieux ou de Grange-Blanche fut acquis, en 1789, par Pierre-Toussaint Dechazelles, célèbre peintre de fleurs et dessinateur de broderies pour les étoffes de soie, d'or et d'argent, ancien membre de la Chambre de Commerce et du conservatoire des Arts de Lyon, auteur d'Etudes sur l'histoire des Arts, etc., né en 1751, mort en 1833.

Ce fut un des premiers administrateurs que Napoléon désigna pour organiser l'école de dessin du palais Saint-Pierre.

A sa mort, le domaine de Grange-Blanche passa aux MM. Chalandon, ses parents et héritiers, qui le possèdent aujourd'hui.

Mgr Chalandon, ancien évêque de Belley, mort archevêque d'Aix, séjourna maintes fois dans cette propriété, où, au milieu des siens, il venait se distraire de ses travaux et des soucis de son ministère.

Elle renferme une superbe collection de tableaux, des livres rares, des médailles précieuses, et une foule d'objets d'art, ivoire, émaux, etc. du plus grand mérite. On y remarque surtout de fort belles tapisseries des Gobelins et des Flandres, sorties de châteaux historiques. C'est avec une grâce charmante que MM. Chalandon nous ont fait les honneurs de leurs précieuses collections.

La famille Regnauld, qui avait rempli diverses charges dans le consulat lyonnais, vit une de ses branches prendre le nom de Parcieux à la suite de l'aliénation de cette terre, faite en sa faveur par le duc du Maine, prince de Dombes, en 1721. Son château s'élève entre le coteau et la plaine, au sein d'un parc bien tenu et bien arrosé. Datant du règne de Louis XV, il se compose d'un corps de logis flanqué de quatre pavillons carrés et à la toiture mansardée.

Une passerelle relie le parc coupé dans sa partie supérieure par la voie ferrée. Elle permet aux habitants du château de se rendre dans le village et à l'église sans faire un long circuit par le grand chemin.

Cette église, nouvellement restaurée et agrandie, par la libéralité de la famille Chalandon, est pleine de goût et riche en ornements sacerdotaux. La nouvelle façade produit un fort bel effet.

Dans l'ancien cimetière, transformé aujourd'hui en place publique, fut inhumé la *Belle-Cordière*. Qu'est devenue sa pierre tumulaire? A-t-elle été brisée? est-elle entrée dans la construction des parties modernes de l'église?...

BERNOUD

Si l'on remonte le vallon de Massieux, on rencontre d'abord le très modeste village qui porte le même nom; puis, plus haut, en longeant le ruisseau, que l'on traverse plusieurs fois, soit d'une seule enjambée, soit sur des ponts en planches, on aperçoit le Petit-Bernoud, où l'on compte deux ou trois maisons, et le Grand-Bernoud, qui en a bien quatre ou cinq.

Le nom de Bernoud est historique dans les fastes du Lyonnais. On y voyait jadis

une forteresse appartenant au chapitre de Saint-Jean, et ruinée de fond en comble, en 1393, par les troupes du comte de Savoie, qui voulait s'imposer comme protecteur à tous les villages et châteaux de la contrée, sur lesquels le chapitre étendait son autorité.

Il faut de longues recherches au touriste pour retrouver l'emplacement de cette forteresse, qui, au milieu d'un groupe de légères collines, occupait une poype isolée, entourée de remparts et commandée par un donjon. Sur cette poype, appelée encore la Tour, on découvre les débris de murailles circulaires s'élevant à peine au-dessus du sol, et d'énormes blocs, qui, ayant roulé jusqu'en bas, y sont cachés parmi des taillis nommés le Bois-Seigneur.

Outre ce donjon, il y avait le château proprement dit. Les noms de Château d'en bas et de Château d'en haut se sont conservés dans les traditions locales.

Il existe tout près de là un cimetière ancien, gaulois, suivant les archéologues. On y a découvert des squelettes rangés côte à côte, au nombre d'une trentaine. L'un d'eux se

trouvait à quelques pas en avant, pieds contre pieds; c'était sans doute celui d'un chef. Tous ces ossements étaient parfaitement conservés, blancs comme de l'ivoire, et les dents, solidement fixées à leurs mâchoires, étaient d'une grande beauté.

A l'extrémité supérieure du vallon, quantité d'habitations réunies autour d'une église agrandie récemment, forment le principal noyau de l'importante commune de Civrieux, en Dombes.

MONTRIBLOUD

Le château de Montribloud, à deux kilomètres de là, sur le plateau lui-même, est une bonne et grosse habitation bourgeoise, carrément assise sur le sommet arrondi d'un large monticule. Un jardin anglais, tracé alentour, est précédé d'une longue avenue de pins et de charmilles, croissant en pleine liberté, ce qui lui donne un certain attrait de grâce rustique.

De sa terrasse orientale, on découvre le chemin de fer de Bourg ; les locomotives font entendre leurs sifflets, et la fumée s'élève bien au-dessus des arbres. On aperçoit aussi sur la

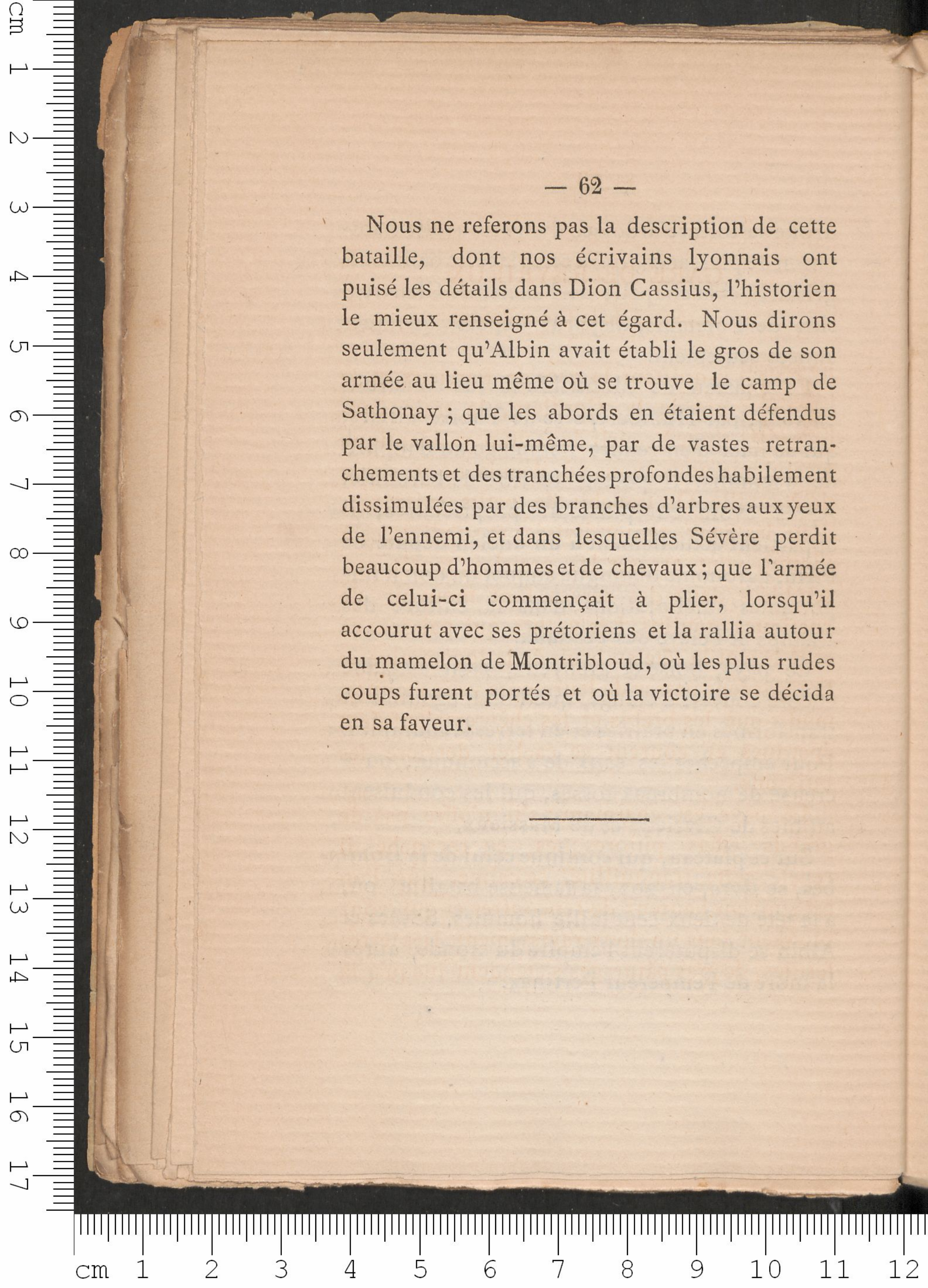
droite la toiture ardoisée d'une nouvelle habitation de plaisance, qui a remplacé les bâtiments grisâtres et la chapelle de l'ancienne Chartreusine de Poleteins, disparus depuis quelques années seulement.

Le château de Montribloud fut construit, en 1334, par Humbert, sire de Thoire-Villars, qui se hâta d'en rendre hommage au dauphin de Viennois. Il portait le titre de baronnie. Après avoir eu plusieurs propriétaires, il appartient actuellement à un ancien député de l'Ain, agronome distingué auquel on doit d'importantes améliorations dans la culture des champs et l'élève des bestiaux.

Le pays, boisé et giboyeux, était naguère encore couvert d'étangs, que l'on a égouttés et transformés en prairies et en terres labourables. Pour empêcher les eaux de s'accumuler, on a creusé de nombreux fossés, qui les conduisent au bief de Civrieux et de Massieux.

Sur ce plateau, qui continue celui de la Dombes, se livra, en 202, la fameuse bataille, où, à la tête de deux cent mille hommes, Sévère et Albin se disputèrent l'empire du monde, après la mort de l'empereur Pertinax.

Nous ne referons pas la description de cette bataille, dont nos écrivains lyonnais ont puisé les détails dans Dion Cassius, l'historien le mieux renseigné à cet égard. Nous dirons seulement qu'Albin avait établi le gros de son armée au lieu même où se trouve le camp de Sathonay ; que les abords en étaient défendus par le vallon lui-même, par de vastes retranchements et des tranchées profondes habilement dissimulées par des branches d'arbres aux yeux de l'ennemi, et dans lesquelles Sévère perdit beaucoup d'hommes et de chevaux ; que l'armée de celui-ci commençait à plier, lorsqu'il accourut avec ses prétoriens et la rallia autour du mamelon de Montribloud, où les plus rudes coups furent portés et où la victoire se décida en sa faveur.



GARE DE REYRIEUX

22,729^{m}23 de la Croix-Rousse

N quittant la gare de Parcieux et le pré de la Cordière, le train continue à courir dans un pays identique à celui que nous avons vu, depuis notre sortie de Neuville. On franchit de petits ruisseaux, dont les eaux, tantôt divisées et subdivisées à l'infini, vont arroser les prairies ; tantôt rassemblées dans des serves font mouvoir de rustiques moulins. Les vaches qui paissent çà et là lèvent la tête au bruit de la locomotive et la regardent passer de leurs gros yeux étonnés, tandis que les brebis et les chèvres s'enfuient éperdues et courent se cacher derrière les buissons.

Le pays est charmant ; s'il n'offre pas de grands effets pittoresques, en revanche, il reflète cette tranquillité, ce calme, que l'on est souvent heureux de rencontrer et qui vous plongent dans un doux ravissement. Des terres fertiles, de gras pâturages s'étendent jusqu'à la

Saône, qui coule à un kilomètre de là. Des haies touffues, remplies de chants d'oiseaux, du cri-cri des grillons et d'un confus bourdonnement d'insectes; de longues files de peupliers élancés, des chênes noueux, des frênes robustes, des trembles à la feuille blanchâtre et toujours agitée, des saules à la pâle verdure et au tronc crevassé divisent les propriétés.

A gauche, par delà la rivière, les sommets du Mont-d'Or se silhouettent harmonieusement sur le ciel ; à droite, sur le penchant et à la base des coteaux, on aperçoit l'opulent village de Reyrieux, remarquable par sa position enchanteresse, son clocher élancé, ses maisons trapues et ses châteaux, dont les toits et les girouettes surgissent au milieu de nombreux vergers et d'admirables massifs de grands arbres.

La gare est au pied du coteau, à la naissance d'un chemin qui, en quelques minutes, conduit au centre du village.

REYRIEUX

L'histoire de Reyrieux est à peu près semblable à celle de la plupart des villages de cette rive de la Saône.

A la dissolution du royaume de Bourgogne, Reyrieux fit partie des domaines de la famille des Thoire-Villars. Son nom est déjà mentionné dans le cartulaire d'Ainay, à la date de l'an 980. Il reparaît aussi maintes fois dans le cartulaire de l'Ile-Barbe. Ces deux abbayes y possédaient des domaines provenant de donations que leur avaient faites, soit les Villars, soit de simples gentilshommes. L'Eglise de Lyon y avait aussi des propriétés et y jouissaient de divers privilèges ; elle nommait à la cure, et conserva ce droit jusqu'à la Révolution.

A la fin du XIV[e] siècle, le dernier des Thoire-Villars octroya des franchises aux manants de Reyrieux ; puis peu après céda la totalité de ses domaines à la maison de Bourbon-Beaujeu.

Ces nouveaux seigneurs établirent à Trévoux, la capitale de leurs nouveaux Etats, et

Reyrieux suivit la fortune de la principauté de Dombes.

La beauté du climat, la fertilité du sol et les nombreuses sources qui l'arrosent, peut-être aussi la proximité de la voie de Lyon à Mâcon, avaient engagé les riches Gallo-Romains de Lugdunum à établir, dans cette heureuse contrée, des habitations de plaisance.

LA SOURCE MINÉRALE

A cette époque, Reyrieux possédait des eaux minérales qui, perdues pendant une longue série de siècles, ont été retrouvées en 1859, à la suite de défrichements, et de l'extraction de graviers entrepris à la base du coteau du Vieux-Chastel. Elles sont exploitées par les gens du pays, et ont les mêmes propriétés chimiques que celles de Charbonnières.

On y a construit un établissement, genre chalet suisse, qui paraît bien tenu. Un petit bâtiment, affecté aux baigneurs, et un pavillon où la source s'épanche par trois robinets, à l'usage des buveurs, sont à proximité dans le fond du vallon. Quelques kiosques de verdu e

abritent les dîneurs. L'endroit est attrayant, plein d'ombre et de fraîcheur, à l'extrémité du village.

Nul doute que, grâce au chemin de fer qui met Reyrieux aux portes de Lyon, les touristes n'y dirigent le but de leurs explorations; que les gens bien portants n'y viennent passer quelques jours de villégiature, et que les malades n'y accourent dans l'espoir de rétablir leur santé.

Tout auprès de ces sources, on a découvert, un aqueduc, des fragments d'amphores, les débris d'une piscine, des tuiles, de belles tablettes de marbre enrichies de sculpture, et des médailles à l'effigie des premiers empereurs romains.

On a aussi découvert récemment les restes fossiles d'un mastodonte; une de ses dents, parfaitement conservée, a été acquise par notre Cabinet d'histoire naturelle.

LE VIEUX-CHASTEL

Un sentier escarpé permet d'accéder sur la colline du Vieux-Chastel; elle est couverte de

taillis d'où surgit une poype, autour de laquelle on reconnaît des traces de fossés et de retranchements. Là était le donjon, et le château s'étendait sur le reste de la colline. De cette poype, ombragée par des tilleuls et des pins, on jouit d'une belle vue sur la vallée de la Saône et sur les tours de Trévoux, dont les brèches irrégulières se détachent sur l'horizon, à quatre kilomètres de distance. A la fin du XIIIe siècle, il n'en existait plus que des ruines, entièrement disparues aujourd'hui.

L'église, qui occupe le centre du village, est une des plus remarquables de la contrée. Elle date de huit ou dix ans à peine. Son style est le roman-byzantin, aux colonnes élancées, aux chapiteaux, aux tympans et aux voûtes chargées d'or et de peintures polychromes. Le chœur est de toute beauté, la chaire, les chapelles et les autels du meilleur goût.

Une belle croix en pierre de taille, de la fin du XVe siècle, s'élève au-devant de l'église. L'ornementation gothique s'y marie avec les lignes et l'ampleur du style de la renaissance.

Cette croix avait été abattue en 1793 par les ordres des représentants Javogues et Albitte.

Mais au rétablissement du culte, ces débris dispersés furent rassemblés et servirent à reconstituer cet intéressant monument.

Au fur et à mesure que notre convoi s'éloigne de la gare de Reyrieux, la plaine perd de sa grâce et de sa fertilité ; elle est sèche, graveleuse, déboisée. Le Talançon et les eaux qui descendent des collines disparaissent dans ce sol perméable avant d'arriver à la Saône. La partie qui longe la rivière se nomme la plaine des Sables ; elle aurait été témoin d'une grande bataille entre les Sarrasins et les Francs. N'étaient la vue de la large volte que décrit la Saône, les croupes surbaissées du Mont-d'Or et la chaîne bleuâtre du Beaujolais ; n'était surtout la vue des tours de Trévoux, qui paraissent devant nous, cette plaine ne laisserait pas que d'être peu agréable pour les amateurs en quête de sujets pittoresques.

Heureusement, le train la franchit rapidement : nous atteignons le but de notre voyage.

GARE DE TRÉVOUX

25,197 m. 23 de la Croix-Rousse.

La gare de Trévoux est commodément assise à l'entrée du faubourg des Granges, dans une partie de l'enclos de l'ancien château de la Sidoine, occupé actuellement par une communauté de sœurs de Sainte-Ursule. Son établissement a nécessité d'énormes déblais de terrain. La Saône coule tout auprès, et la ville s'élève en amphithéâtre sur les revers du coteau, jusqu'aux orgueilleuses tours, qui sont pour Trévoux comme un diadème et un souvenir de son ancienne importance.

Trévoux est l'une des plus intéressantes parmi les petites villes des bords de la Saône. Tout s'y trouve réuni : souvenirs historiques, ruines majestueuses, points de vue enchanteurs, sol fertile, cultures variées, ensemble pittoresque, accès facilité par de bonnes routes, paquebots à vapeur, voies ferrées, pont suspendu. C'est

l'une des plus jolies sous-préfectures du département de l'Ain.

Il n'est pas douteux que les Romains, et avant eux les Gaulois, n'aient eu une station dans cette localité. De récentes découvertes archéologiques, la tradition, et diverses interprétations de nos historiens, y ont conservé des traces de leur séjour, comme des combats qui s'y livrèrent entre Albin et Sévère, comme aussi de la présence des Burgondes, des Francs et des Sarrasins. Longtemps auparavant, les Helvètes y avaient été anéantis par César, sur les bords de la Saône qu'ils essayaient de franchir à Saint-Bernard, un peu au-dessus de Trévoux.

Toutefois, le nom de Trévoux ne commence à paraître que lorsque les empereurs d'Allemagne perdirent le second royaume de Bourgogne, par suite de l'usurpation de pouvoir de leurs grands vassaux.

Trévoux, pourvu de tant d'avantages naturels, ne pouvait échapper aux visées des sires de Thoire-Villars. C'étaient les premiers de la province. Dès le XIIe siècle, ils y eurent une résidence. Ce ne fut d'ailleurs qu'une simple tour, où l'on percevait le péage sur

la Saône, qui leur avait été précédemment accordé par les rois de Bourgogne, et que Humbert II déclara tenir en arrière-fief de l'empire. Etienne II octroya à certaines églises de Lyon quelques châteaux dans les environs. Plus tard, ses successeurs édifièrent l'un des plus beaux châteaux-forts de leurs vastes domaines, car sa position permettait de surveiller à la fois le cours de la rivière et la plaine supérieure qui s'étend sur le plateau.

TRÉVOUX ANCIEN

Aux flancs de la colline, entre la Saône et le château, on bâtit des maisons; elles étaient déjà assez nombreuses en 1300, pour former une ville que Humbert III et Henri son frère environnèrent de remparts, en même temps que, par une charte, ils y établirent une châtellenie, et accordèrent aux habitants des franchises et des libertés.

La ville de Trévoux passa aux mains des Bourbon-Beaujeu en l'année 1402. Humbert VII de Thoire-Villars, se voyant sans progéniture, l'avait vendue à Louis II de Bourbon,

pour la somme de trente mille livres d'or, avec faculté de rachat dans le cas où il lui surviendrait des enfants, ce qui ne se présenta pas. Elle devint dès lors la capitale de la province de Dombes.

Après la trahison du connétable de Bourbon, un des successeurs de Louis II, ses domaines furent confisqués; le bailli de Mâcon s'empara de Trévoux et de la province, au nom de François Ier. En 1562, le duc de Bourbon-Montpensier, comme héritier du connétable, entra en possession de la ville et de la province, après les avoir retirées des mains des engagistes au profit desquels elles avaient été aliénées.

La province de Dombes fut souvent revendiquée par l'abbaye de l'Ile-Barbe et par l'Eglise de Lyon, qui toutes deux appuyaient leurs prétentions sur de vieilles reconnaissances des Thoire-Villars. Elle fit pendant longtemps partie du Beaujolais.

Le second fils de Henri IV, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, se maria avec l'héritière des Bourbon-Montpensier. De cette union naquit la Grande-Mademoiselle, qui, à sa

majorité, devint princesse souveraine de cette riche province. Elle dota Trévoux de plusieurs monuments.

Pour se faire pardonner sa mésalliance avec M. de Lauzun et rentrer en grâce auprès du roi, en 1696, elle légua ses Etats au duc du Maine, bâtard légitimé de Louis XIV. Ce nouveau prince transféra de Lyon à Trévoux le parlement de Dombes, qui avait été créé en 1523 par le roi François Ier. Ce parlement avait siégé à Lyon jusqu'en 1696, par emprunt de territoire. En 1762, leur dernier souverain, le comte d'Eu, les céda au roi, en échange d'autres domaines. La suppression du parlement de Dombes amena définitivement l'union de cette province au royaume de France.

Nous ne relaterons pas tous les épisodes particuliers qui se rattachent à l'histoire de Trévoux. Citons seulement l'odieuse expulsion des Juifs, entre les mains desquels se trouvaient le commerce, les supplices du plus grand nombre et la confiscation de leurs richesses ; l'expédition de François de la Palud, sire de Varambon, qui, à la tête de troupes savoyardes, rançonna la ville, sans pouvoir toutefois s'em-

parer du château ; la présence des protestants qui démantelèrent la forteresse et les remparts ; enfin, l'arrivée des représentants du Peuple qui achevèrent cette œuvre de destruction.

TRÉVOUX MODERNE

Trévoux, malgré toutes les mutilations qu'il a subies, sent le moyen-âge d'une façon surprenante. Peu de villes qui aient plus de ruelles, d'impasses, de pentes escarpées, de rampes d'escaliers, vrai casse-cou pour la plupart. Parmi les monuments dont il était fier, on remarquait l'imprimerie, la monnaie, l'hôpital, les couvents des Carmélites, des Ursulines et du tiers-ordre de Saint-François, le palais où siègeait le parlement, aujourd'hui palais de justice et hôtel de la sous-préfecture ; une de ses dépendances est affectée à la mairie et à l'autorité municipale.

Plusieurs maisons particulières se distinguent par des écussons armoriés, et des sentences philosophiques, par des tourelles et des façades à pignon.

La plupart étaient occupées par les notabi-

lités parlementaires et la noblesse de la province.

En haut de la rue du Gouvernement, se trouve la maison qui renfermait l'ancienne imprimerie; au-dessus de la principale porte d'entrée on voit cette inscription en fort belles lettres du XVIIe siècle :

IMPRIMERIE

DE

S. A. S.

Cette inscription était restée cachée, depuis la Révolution, sous une épaisse couche de mortier. Le hasard la fit découvrir il y a fort peu de temps.

A la réunion formée par trois rues s'élève la tour du Beffroi ou la tour de l'Horloge; elle donne l'heure aux habitants de la ville.

L'église occupe une position ravissante, sur une terrasse qui domine les voltes gracieuses de la Saône, et d'où la vue embrasse le massif du Mont-d'Or, la plaine verdoyante d'où émerge le clocher de Quincieux, et la longue chaîne du Beaujolais qui fuit dans la direction

du nord. Elle date du XIVe siècle ; à l'exception d'agréables nervures et des fenêtres géminées à jolis vitraux coloriés, le reste est insignifiant.

En fait d'objets d'art, Trévoux peut montrer avec un certain orgueil les peintures à la fresque qui décorent la salle de l'ancien parlement. Elles sortent du pinceau de P. Sevin. Au milieu de nombreuses fleurs de lis et des emblèmes de la royauté, un buste en plâtre de la République, placé vis-à-vis du portrait du duc du Maine, paraît faire assez bon ménage avec tout ce qui l'entoure. Heureuse tolérance de l'autorité départementale !

Dans la salle de la mairie, existe un fort beau portrait de la Grande-Mademoiselle. Cette princesse est aussi représentée, mais dans un âge plus avancé, sur un autre tableau qui orne la salle du conseil de l'Hôpital.

Cet trois portraits sont peints à l'huile ; celui du duc du Maine est attribué à Rigaud, ceux de la princesse à Mignard.

La ville de Trévoux possédait, avons-nous dit, la plupart des privilèges de la souveraineté ; elle battait monnaie, avait un parlement, une

cour des Comptes, une cour des Aides, etc. Un grand mouvement industriel et commercial était dû aux négociants juifs, qui avaient à Trévoux, outre un affinage et une tréfilerie d'or et d'argent, divers ateliers où se fabriquaient de fort belles pièces d'orfèvrerie. De sa célèbre imprimerie, sortirent de beaux et bons ouvrages, notamment le *Journal de Trévoux* et les premières éditions du *Dictionnaire universel*, auquel travaillèrent les plus savants jésuites de l'époque, et qui servit de modèle à la grande Encyclopédie du XVIIIe siècle.

La science, d'ailleurs, n'a pas dégénéré à Trévoux, car cette ville a donné le jour à M. le conseiller Valentin-Smith, à M. Mantellier, conseiller à la cour de Cassation, et à M. Guigue, archiviste du Rhône, tous les trois si connus par leur nombreux travaux historiques et archéologiques sur nos provinces.

Citons encore trois hommes qui, bien que n'étant pas nés dans cette ville, y ont néanmoins résidé pendant quelques années ; leurs noms peuvent trouver place à côté de ceux rappelés plus haut : l'abbé Jolibois, qui s'est fait une certaine réputation dans la géographie et dans

la philologie; Georges Debombourg, vérificateur des poids et mesures, auteur de plusieurs publications historiques, dont les plus importantes sont l'*Atlas de l'Ain* et l'*Atlas du Rhône*; Maurice Simonet, avoué près le tribunal civil, dont le talent, bien différent, n'en est pas moins apprécié par les amateurs de bons vers et de bonnes chansons, où l'on aime à retrouver la franche gaieté de nos pères, assaisonnée d'une pincée de sel de ce vieil esprit gaulois, un des traits distinctifs de notre caractère national.

Trévoux fut la patrie des frères Bacheville, dont le nom acquit une certaine célébrité, lors de cette réaction royaliste de 1816, dite la Terreur blanche. Ces deux officiers de l'Empire, forcés de s'expatrier, parcoururent la Turquie, l'Egypte et diverses autres contrées de l'Orient.

L'aîné mourut à Mascate, en 1820; le cadet, rentré en France après la révolution de Juillet, et appelé au commandement de la citadelle de Montpellier, s'éteignit dans cette ville, peu de temps après son installation.

LES TOURS

Le château de Trévoux, où l'on arrive par une longue et tortueuse montée, au milieu de vignes et de jardins, occupe le point culminant de la colline, à l'endroit appelé Montessuy. Son plan, des plus bizarres, offre un triangle allongé, fortifié de plusieurs tours. Chaque tour a sa forme particulière. Celle du nord, le donjon, est octogone et d'une construction remarquable. Coupée par des cordons en saillie et des assises de pierres jaunes et de pierres blanches, haute jadis de cent vingt pieds, mais bien moins élevée aujourd'hui, elle était desservie par un escalier ménagé dans l'épaisseur des murs ; on en voit encore les marches mutilées. Les archives et le trésor, ainsi que la prison de la châtellenie, se trouvaient dans les salles basses et voûtées de ce puissant donjon.

La tour du sud-ouest, de forme demi-circulaire du côté de la campagne, mais carrée du côté du château, renfermait une chapelle aux ouvertures ogivales.

Dans la tour du sud-est, parfaitement ronde,

on reconnaît, comme dans le donjon, comme dans l'autre tour et comme dans les murailles, les traces du vandalisme des hommes de 93, qui, s'acharnant contre les monuments des temps passés, et ne trouvant pas la pioche, le levier et le marteau assez actifs pour seconder leur impatience, eurent recours à la mine et à la poudre pour en finir plus promptement. Mais leur rage s'épuisa en vain contre ces ruines respectables.

L'unique entrée, basse, étroite, profonde, s'ouvre à l'orient dans l'une des épaisses courtines réunissant les trois tours, et donne accès dans une vaste cour encombrée de ruines. Dans les remparts qui avoisinent le château, est percée la porte de Villars, qui aboutissait à la forteresse et à la partie haute de la ville, et descendait se relier à ceux de la partie basse. Elle est très bien conservée, et ses matériaux, en grosses briques rouges, offrent une couleur qui se marie harmonieusement avec la verdure de la campagne.

Avant de quitter ces ruines, il nous est agréable de mentionner la rencontre que nous y fîmes de MM. d'Aiguy et Valentin-Smith,

tous deux anciens conseillers à la Cour d'appel de Lyon.

M. Smith, qui voulut bien nous conduire chez lui, nous y montra, avec l'amour d'un vrai savant et une complaisance sans bornes, une belle et précieuse bibliothèque et des vitrines riches d'une quantité considérable de morceaux d'antiquité des époques préhistorique, gauloise, romaine et moyen-âge, trouvés dans les environs de Trévoux, et d'un haut intérêt pour la monographie du pays.

Il habite l'ancien hôtel du conseiller Aubret, qui a laissé une intéressante histoire de la province de Dombes. Cet hôtel, nommé Beau-Séjour, construit en 1708, est remarquable par sa position, ses jardins et ses terrasses, qui dominent la vallée de la Saône. — Nul peintre au monde, dit la Grande-Mademoiselle dans ses *Mémoires*, publiés en Hollande, ne saurait imaginer une plus belle vue que celle qui se déroule devant les yeux de l'observateur placé sur l'une ou l'autre des nombreuses terrasses de Trévoux.

Nous voici arrivé au terme de notre voyage, sur ce nouveau chemin de fer, et des prome-

nades entreprises aux environs immédiats de chacune de ses gares. Ces promenades, nous aurions pu les étendre autour de Trévoux et sur les rives de la Saône. Nous les reprendrons plus tard, dès que le railway sera poussé jusqu'à Saint-Laurent-les-Mâcon, comme la Compagnie nous l'a fait espérer.

Il ne nous reste donc plus, maintenant, qu'à remercier nos lecteurs et amis de la bienveillance que, depuis déjà bien des années, ils n'ont cessé de nous donner tant de preuves, et de l'intérêt qu'ils portent à la publication de nos œuvres.





SAINT-VICTOR-THIZY

Le présent ouvrage était sous presse lorsque nous fûmes invité à assister à l'inauguration du chemin de fer routier de Saint-Victor à Thizy. Le peu d'étendue de cette ligne n'offre pas des éléments assez nombreux pour nous permettre de lui consacrer un volume spécial. Mais, afin d'être agréable au public, nous reproduirons ci-après le compte-rendu de cette inauguration, qui eut lieu le 11 juin 1882, et que nous avons fait paraître dans le *Courrier de Lyon*, le lendemain même de la cérémonie officielle :

Encore une inauguration de chemin de fer

A la grande ligne du Paris-Lyon-Méditerranée et à son vaste réseau; à celles de Montbrison, de Bourg-Nantua-Bellegarde, de Givors à la Voulte, de Crémieu et de Saint-Genix-d'Aoste, de Sathonay et de Trévoux, on doit ajouter aujourd'hui la ligne bien modeste de Saint-Victor à Thizy.

Ce nouveau chemin de fer est le premier de ce genre que l'on ait construit dans notre département. C'est un chemin de fer routier et c'est ce qui motive l'intérêt tout particulier attaché à cette inauguration.

Le dimanche, 11 juin, les invités représentant la ville de Lyon étaient réunis à la gare de Perrache. A 8 heures 40 du matin, on monte en vagon et l'on part. A la bifurcation de Saint-Germain-au-Mont-d'Or, on quitte la grande ligne de la Bourgogne et l'on s'engage sur celle du Bourbonnais par Tarare. On traverse successivement des cantons tour à tour gracieux ou sévères : Lozanne, sur l'Azergues, qui sera bientôt doté de la nouvelle ligne de Givors à Paray-le-Monial ; l'Arbresle, sur la Brévenne, où l'on touche en passant la ligne

de Montbrison; Tarare, sur la Turdine, et sa nombreuse population ouvrière; le beau pont-viaduc que l'on franchit au sortir de la ville et le long tunnel des Sauvages ouvert dans la montagne, qui sert de point de partage entre le bassin du Rhône et le bassin de la Loire; Amplepuis et ses fabriques de tissus, mues alternativement par la vapeur et par les eaux du Reins. On arrive enfin à la gare de Saint-Victor, à 11 heures 34.

Saint-Victor appartient au département de la Loire. Il se présente bien aux yeux du touriste et rappelle un de nos jolis villages du Jura. L'église est sur la hauteur; dans le bas, les maisons se sont groupées sur les deux rives du Reins, dont les eaux, divisées en plusieurs canaux, actionnent des moulins et un grand nombre d'établissements industriels.

Ces usines et toutes celles qui se sont établies sur le cours supérieur de la rivière, reçoivent le coton à l'état brut; aussitôt mis en œuvre, il est filé, teint, tissé, puis livré à la consommation sous forme de cotonnade grossière, de mousselines légères, de couvertures de tous genres, d'élégants rideaux, de tapis moel-

leux, etc. Thizy est le centre de toute cette production; Saint-Victor en est le débouché, et de sa gare les produits sont expédiés dans toutes les directions.

D'après une récente statistique, un mouvement quotidien de 70 à 80 tonnes de marchandises et de 200 voyageurs, existe entre Thizy et Saint-Victor; et ce mouvement ne peut que s'accroître de jour en jour.

Une faible distance, sept kilomètres par une bonne route de terre, sépare Thizy de Saint-Victor; il fallut cependant songer encore à abréger cette distance pour satisfaire aux exigences du trafic.

Une compagnie particulière se chargea de l'entreprise, sans demander aucune subvention à l'Etat ni au département.

A la suite de la lecture d'une brochure publiée par M. Léon Malo, cette compagnie comprit que, pour l'exécution d'un chemin de fer d'intérêt local, les frais de construction et d'entretien devaient être proportionnés au trafic que l'on espère obtenir.

Que servirait à un campagnard, a écrit le savant ingénieur, de faire emplette d'une ri-

che voiture et d'un luxueux attelage pour conduire ses pommes de terre au marché voisin. Ce serait une fantaisie dispendieuse et rien de plus. Un rustique tombereau, solidement attelé, ferait assurément bien mieux son affaire et celle de son budget.

C'est en s'inspirant du sentiment qui avait dicté ces lignes, que les créateurs du chemin de fer routier de Thizy à Saint-Victor ont procédé à son établissement.

A moins de nécessité absolue, pas de tracé à travers champs, par conséquent suppression de tout ce qui s'ensuit: expropriations, indemnités, dessertes variées à l'infini, servitudes, et, pour couronner le tout, appel au jury. Plus de grands remblais, de profondes tranchées, de tunnels?...

On a tout simplement demandé et obtenu l'autorisation d'occuper un des côtés de la route départementale numéro 5, de construction toute récente, d'une largeur de dix mètres, avec des courbes et des déclivités on ne peut plus satisfaisantes.

« Cette portion de route a reçu un léger exhaussement, ou pour mieux dire une ban-

quette de ballast, et la voie s'est trouvée ainsi établie. Ses traverses parfaitement résistantes ont servi de supports aux rails, à l'écartement d'un mètre.

Elle est séparée du reste de la route par une simple barrière formée de piquets fichés en terre et reliés par des fils de fer.

La voie était construite dans des conditions de la plus stricte économie, et c'est à son inauguration que nous venons assister. La réception officielle par les ingénieurs du contrôle de l'Etat a eu lieu le 31 mai ; la ligne et ses dépendances, y compris le matériel roulant, ont été reconnus conformes aux projets approuvées.

Cette ligne est reliée à la gare de Paris-Lyon-Méditerrannée dans les conditions les plus favorables pour toutes les exigences du service. Elle fait honneur à MM. Ailloud et Vernay qui en dressèrent les plans et les exécutèrent.

Les administrateurs du Saint-Victor-Thizy ayant à leur tête le président du Conseil, M. Coint-Bavarot, nous reçoivent à notre arrivée dans la salle d'attente de la nouvelle gare et nous offrent le vin d'honneur.

Après quoi commence le voyage d'inauguration.

« Nous prenons place dans deux élégants vagons d'un modèle nouveau, à plate-forme aux deux extrémités et à impériale couverte ; la fanfare de Thizy monte dans deux autres vagons, disposés pour la circonstance. Les locomotives le Rhône nº 1 et le Rhône nº 2, sont légères et relativement puissantes ; elles sortent de l'usine Cail. Leurs six roues épousent les courbes de faible rayon et remorquent jusqu'à 30 tonnes.

Au sortir de la gare, notre train, littéralement couvert de fleurs et de drapeaux, rencontre un premier viaduc construit sur un chemin vicinal, puis s'engage sur un second viaduc courbe d'une longueur de cent dix mètres. Il franchit le profond ravin où coule le Reins ; les piles sont en maçonnerie et supportent douze travées métalliques. Ces deux viaducs sont les seuls travaux d'art de quelque importance qui se voient sur le parcours de la ligne. Le dernier est remarquable par son élégance autant que par sa hardiesse et sa solidité.

De l'autre côté du ruisseau, le viaduc abou-

tit à la route de terre, et les rails se marient ensemble.

Sans le moindre effort apparent, notre petite locomotive fait merveille ; elle veut rivaliser avec les colosses des grandes lignes. Le train suit les sinuosités, les montées et les descentes, en laissant derrière lui les voitures et les charettes traînées par des chevaux. Deux fois il passe sous le nouveau chemin de fer de Saint-Victor à Cours.

Le pays est très accidenté ; dans le fond, la vallée de la Trambouze qui ne tarde pas à se confondre avec celle du Reins ; de chaque côté, des collines, qui vont être tout à l'heure de véritables montagnes ; dans le lointain, à l'ouest, la plaine du Forez. Ici et là, des hameaux, des fermes, des usines. On fait une courte halte au hameau de Colin.

Le long de notre route, les habitants des environs saluent le train de leurs plus bruyants applaudissements.

Après un parcours de vingt-cinq minutes, partie dans le département de la Loire, partie dans le département du Rhône, le train officiel arrive à la gare de Thizy, où nous atten-

dait M. le maire, qui, en termes excellents, nous souhaite la bienvenue. Une nombreuse population nous accueille avec de vives démonstrations de joie. Tout était pavoisé, enrubané, enguirlandé; des mâts vénitiens aux couleurs nationales s'élevaient çà et là; un arc de triomphe en feuillage était érigé à l'entrée de la ville. La fanfare jouait les morceaux les plus entraînants, alternés par la *Marseillaise* et le chant *du Départ*; tout respirait une vraie fête, excepté le ciel qui reste brumeux et pluvieux.

Notre cortège était précédé de la gendarmerie à cheval; les pompiers formaient la haie. Plusieurs gardes champêtres se trouvaient à l'arrière-garde.

Thizy, chef-lieu d'un canton des plus industriels et des plus commerçants du Haut-Beaujolais, s'élève en amphithéâtre sur un mamelon escarpé, au sein d'un pays découvert, très beau de lignes et de perspectives, situé à égale distance du Reins et de la Trambouze. Des pans de vieilles murailles, des églises, des clochers, des maisons qui se profilent irrégulièrement sur l'horizon, donnent au monticule un air moyen-âge, une appa-

rence grandiose qui frappent vivement l'étranger et l'artiste.

Depuis quelques années, Thizy s'est considérablement agrandi et embelli ; des rues ont été élargies, de nombreuses maisons construites ; des usines et leurs hautes cheminées s'élèvent de tous côtés.

Les annales de Thizy rappellent que cette ville doit son origine à un prieuré de Bénédictins de Cluny, les grands défricheurs de la contrée ; qu'elle fut attaquée par les Tard-Venus ; que dans les troubles du XVI[e] siècle elle eut à soutenir deux sièges meurtriers, et qu'elle fut prise et pillée par les calvinistes. Aux fureurs de la guerre ont succédé les bienfaits de la paix. Les donjons et les remparts de Thizy ont fait place à des ateliers et à des manufactures qui ont valu à cette ville si intéressante le surnom de Mulhouse lyonnais. Depuis longtemps, les éclats du canon ont cessé, et l'on n'entend aujourd'hui que le bruit de la navette et des machines industrielles.

Les noms des Rébé et des Adrets sont à peu près oubliés pour ceux des Roland de la Platière, des Desvernay et des Mulsant qui per-

sonnifient le commerce, l'industrie et la science.

Mais revenons à plus d'actualité... Nos invités sont conduits dans la belle salle Mercier, au centre de la ville, où était dressée la table du banquet qui nous était offert. L'inclémence du temps nous priva de dîner en plein air, sur une terrasse abritée par un immense velum, et d'où la vue est très belle sur le bassin de la Trambouze et les collines du Roannais.

A la suite de faits et pour des raisons que nous n'avons pas à apprécier ici, cette fête est due tout entière à l'initiative privée. Elle fut organisée par une commission composée des principaux négociants de la ville; et si le maire se trouvait à la tête de cette commission, c'était, non comme représentant l'autorité municipale, mais comme simple particulier.

Enfin le banquet est commencé. Merci, mon Dieu! se serait écrié un de nos bons collègues, en énumérant le menu du repas, et qui, en sa qualité d'homme d'esprit, tient en une profonde estime ce *grand art de la gueule*, chanté par Rabelais, Berchoux, Brillat-Savarin et autres écrivains émérites, qui maniaient

aussi bien la fourchette que la plume (1).

Prennent place à la table d'honneur : M. Ebeling, sous-préfet de Villefranche, représentant M. le préfet du Rhône ; M. Bouillard, sous-préfet de Roanne ; M. le sénateur Millaud ; des conseillers de préfecture ; des conseillers généraux et des conseillers municipaux ; l'ingénieur en chef du département et l'ingénieur ordinaire ; M. Coint-Bavarot et les administrateurs de la ligne. Le banquet est présidé par M. Dauphin, maire de Thizy.

Les journaux de Lyon et de Roanne y étaient dignement représentés.

De leur côté, les autres convives s'asseoient au hasard de leurs goûts et de leurs sympathies. Les premiers moments sont solennels ; peu à peu commencent les plus aimables causeries interrompues seulement par la fanfare, qui, malgré vent et pluie, faisait entendre une excellente musique, agrémentée de la *Marseillaise* et autres airs nationaux qui vraiment n'avaient que faire dans cette fête toute pacifique.

Au dessert, voici venir la série des toasts.

(1) **Voir à la fin de l'ouvrage la réponse de notre collègue.**

On entend : MM. Dauphin, Millaud, Ebeling, Bouillard, Rebatel, Coint-Bavarot, Ovise et l'auteur du présent compte-rendu. A cinq heures, la fête se termine par une collecte en faveur de la Société d'encouragement des écoles communales de Thizy.

Le train ramène les invités à la gare de Saint-Victor, et, à neuf heures du soir, toujours avec la pluie qui nous avait tenu trop fidèle compagnie, nous sommes de retour à Lyon, enchantés de cette journée laborieusement remplie.

Baron RAVERAT.

L'alinéa noté à la page 96 fait allusion au directeur du journal de Nantua, l'*Abeille du Bugey*, M. A. Arène, un des invités à l'inauguration du chemin de fer de Lyon à Trévoux, qui avait eu lieu peu de jours auparavant.

Dans le compte-rendu de cette cérémonie, il nous fit l'nonneur de s'occuper de nous en termes beaucoup trop flatteurs.

Bien que n'assistant pas à l'ouverture de la ligne du Saint-Victor-Thizy, il n'en écrivit pas moins la relation, et voici la charmante boutade qu'il y inséra à notre intention :

ENCORE UNE INAUGURATION DE CHEMIN DE FER

Cette fois il s'agit d'un chemin de fer routier de Saint-Victor (Loire) à Thizy (Rhône).

La fête a eu lieu dimanche 11 juin. M. le baron Raverat, officier d'Académie, était au nombre des invités; il vient de faire part aux lecteurs du *Courrier de Lyon* de ses impressions de voyages et des délices éprouvées par les convives qui se sont assis avec lui au banquet préparé pour la circonstance.

SERENATA.

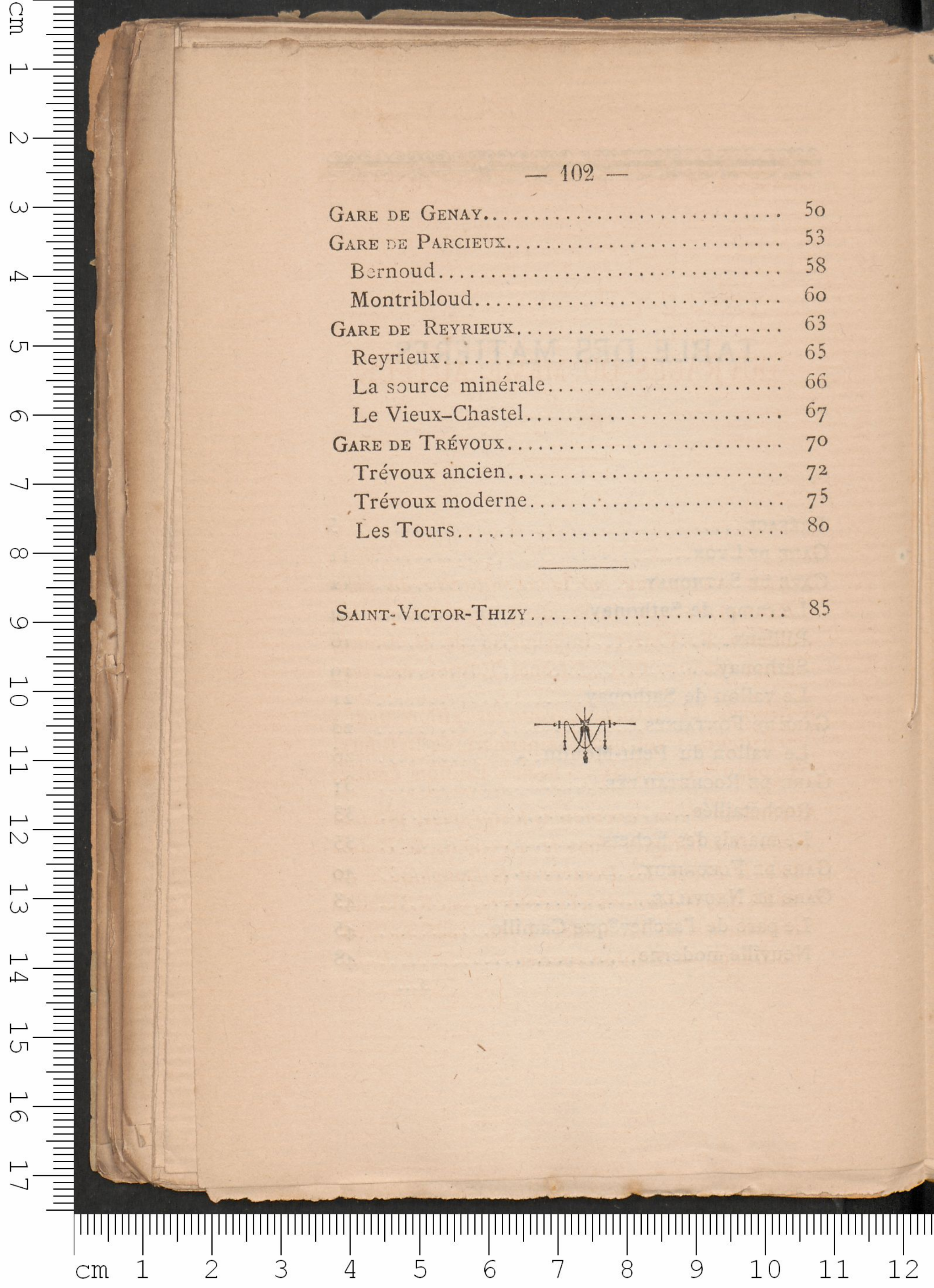
Noble de nom, d'esprit, Raverat était là,
Faisant honneur aux mets du somptueux gala,
Méditant, inspiré par l'illustre Carême,
Sur les tendres effets d'une truite à la crême!....
Le moka parfumé réveille le lion,
Doyen des rédacteurs du *Courrier de Lyon* :

Il écrit, et Barthens reçoit par télégraphe
Le récit plein d'humour de l'historiographe,
Le sert à ses lecteurs en un entre-filet,
Scintillante escarboucle, éclat de feu-follet.
Et des rives du Rhône
Aux rives de la Saône,
Des Etroits à Serin,
Des Brotteaux à Perrache,
Il corriero s'arrache
De la main à la main.
Reçois, ô Raverat ! d'une muse timide
Ce concerto rimé sous un solstice humide,
Vibrant comme un fût vide au fond d'un noir caveau.
Accords moins que parfaits d'un enrhumé cerveau,
Vers forgés lourdement sur une lourde enclume
Pour toi, noble baron, pour toi, roi de la plume.
A toi les notes d'or du luth de Soulary
Pour dissiper les sons de mon charivari.
Pardonne, Raverat, ô vénéré confrère !
« Il ne faut pas chanter quand on ne sait que braire ».
Maint aristarque est dans ce cas.
Le frêlon fredonne,
L'*Abeille* bourdonne
Mais ne chante pas.
Hélas !

(Abeille du Bugey) A. ARÊNE.



TABLE DES MATIÈRES





OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

NOTICE HISTORIQUE *sur la vie militaire du baron Raverat*, 1 vol. in-8°, deux gravures sur bois d'après F. Coizet, imprimerie de B. Boursy. Lyon 1855. — Prix : 5 francs. Edition épuisée.

A TRAVERS LE DAUPHINÉ, *voyages pittoresques et artistiques*, 1 vol. in-8°, imprimerie de B. Boursy. Lyon, 1861. — Prix : 5 francs. Edition épuisée.

AUTOUR DE LYON, *excursions historiques, pittoresques et artistiques dans le Lyonnais, le Beaujolais, le Forez, les Dombes et le Dauphiné*, 1 vol. in-8°, douze gravures à l'eau-forte, par F. Gabillot, imprimerie de C. Jaillet. Lyon, 1865. — Prix : 10 francs. — Edition épuisée.

Les vallées du Bugey, *excursions historiques, pittoresques et artistiques dans le Bugey, la Bresse, la Savoie et le pays de Gex*, 2 vol. in-8°, avec une carte géographique, imprimerie du *Salut public*. Bellon, Lyon, 1867. — Prix : 15 francs. Edition épuisée.

Savoie, *promenades historiques, pittoresques et artistiques en Maurienne, Tarentaise, Savoie Propre et Chautagne*, 1 vol. in-8°, imprimerie du *Salut Public*. Bellon, Lyon, 1872. — Prix : 10 fr. Edition épuisée.

Haute Savoie, *promenades historiques, pittoresques et artistiques en Genevois, Sémine, Faucigny et Chablais*, 1 vol. in-8°, imprimerie du *Salut public*. Bellon, Lyon, 1872. — Prix : 10 francs. Edition épuisée.

De Lyon a Montbrison, *guide historique, artistique et pittoresque*, 1 vol. in-18, avec une carte du chemin de fer de Lyon à Montbrison, Meton, éditeur, imprimerie Vingtrinier. Lyon, 1876. — Prix : 2 francs.

De Lyon a Bourg et a la Cluse-Nantua, *excursions pittoresques*, 1 brochure in-8°, imprimerie Vingtrinier. Lyon, 1877. — Prix : 1 fr. 50. Edition épuisée.

Le Dauphiné (de Lyon à Grenoble), *guide artistique et pittoresque*, 1 vol. in-18, avec une carte du chemin de fer de Lyon à Grenoble et une photographie de la Grande-Chartreuse, Méra, éditeur, imprimerie du *Courrier de Lyon*. Victor Cartay (ancienne imprimerie Vingtrinier). Lyon, 1877. — Prix : 2 fr. 50.

Le Bugey (de Lyon à Genève), *guide artistique et pittoresque*, 1 vol. in-18, avec une carte du chemin de fer de Lyon à Genève, Meton, éditeur, imprimerie du *Courrier de Lyon*, Victor Cartay, (ancienne imprimerie Vingtrinier), Lyon 1878. — Prix : 2 fr. 50.

Nouvelles excursions en Dauphiné (Vienne, Valence, la vallée de la Bourne, le col de l'Arc et Grenoble), *guide artistique et pittoresque*, 1 vol. in-18, avec une carte du chemin de fer de Lyon à Grenoble. Meton, éditeur, imprimerie générale du Rhône, V. Goyard, Lyon, 1879. — Prix : 2 fr. 50.

Fourvière, Ainay et Saint-Sébastien, sous la domination romaine, *recherches archéologiques sur l'emplacement où les premiers chrétiens souffrirent le martyre*, avec plan topographique de l'ancien Lugdunum, un vol. in-8°, imprimerie

Mougin-Rusand. Lyon, 1880. — Prix : 2 fr. 50. Edition épuisée.

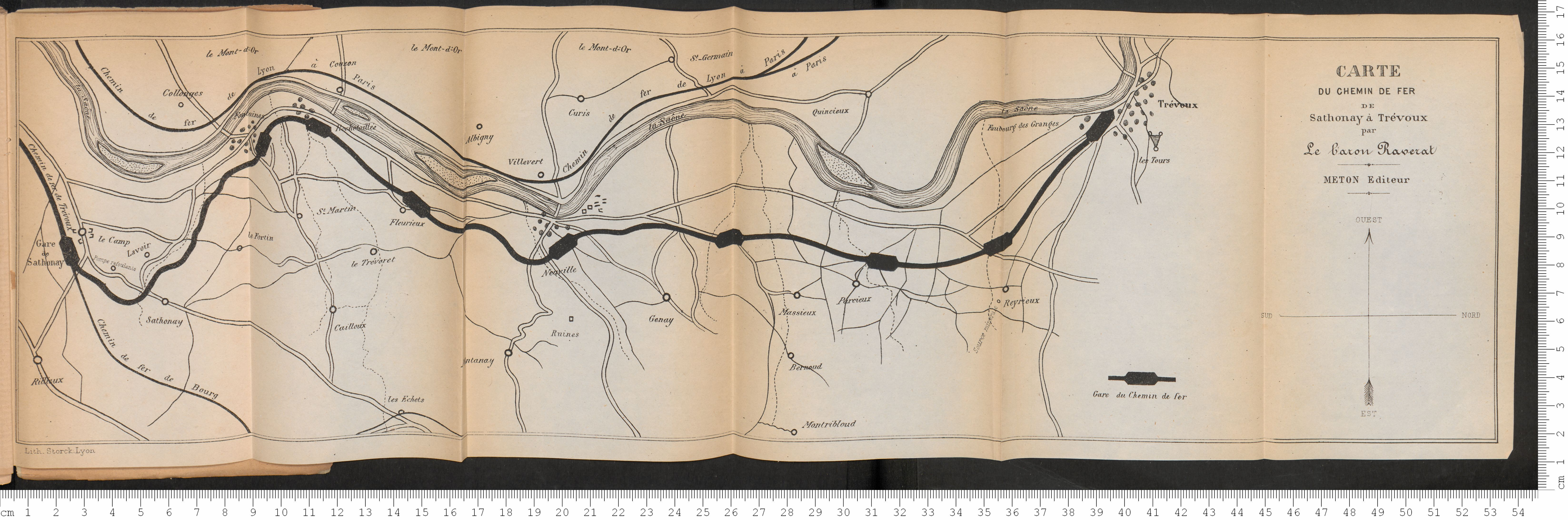
Notre vieux Lyon, *promenades historiques et artistiques dans les quartiers de la rive droite de la Saône*, 1 vol. in-8°, imprimerie A. Waltener. Lyon, 1881. Prix : 5 fr.

De Lyon a Crémieu, Morestel et Saint-Genix-d'Aoste, *guide artistique et pittoresque*, 1 vol. in-18, avec gravure et carte du chemin de fer de Lyon à Saint-Genix, imprimerie A. Waltener. Lyon, 1882. Prix : 3 fr.

Autour de Lyon, *excursions historiques, pittoresques et artistiques*, 2e édition, 1re série, huit promenades et cinq gravures à l'eau-forte (extrait de *Lyon-Revue*), imprimerie A. Storck. Lyon, 1882. Prix : 3 francs. Édition épuisée.

Nombreuses publications sur des questions étymologiques, et un grand nombre d'articles sur des sujets divers, dans les revues, journaux et feuilles scientifiques.

Imp. WALTENER ET Cie, rue Belle-Cordière, 14. — Lyon.



CARTE
DU CHEMIN DE FER
DE
Sathonay à Trévoux
par
Le baron Raverat
METON Editeur
OUEST
SUD
NORD
EST
Gare du Chemin de fer
Lith. Storck. Lyon
le Mont-d'Or
Chemin de fer de Lyon à Couzon
Paris
Collonges
la Saône
Fontaines
Rochetaillée
Albigny
Villevert
St Germain
Curis
Chemin de fer de Lyon à Paris
Quincieux
Trévoux
Faubourg des Granges
les Tours
Chemin de fer de Trévoux
Gare de Sathonay
le Camp
Lavoir
Pompe refoulante
le Fortin
St Martin
Fleurieux
le Trévoret
Neuville
Genay
Massieux
Parcieux
Reyrieux
Sathonay
Cailloux
Ruines
Bernoud
Rilleux
Chemin de fer de Bourg
Les Echets
Montribloud

Imp. Waltener et Cie, rue Belle-Cordière, 14. — Lyon.